



“

CONCOURS DE NOUVELLES 2015

*Amer savoir, celui
qu'on tire du voyage!*

| CHARLES BAUDELAIRE ”

mission
laïque
française

osui

CONCOURS DE NOUVELLES 2015

*Amer savoir, celui
qu'on tire du voyage!*

| CHARLES BAUDELAIRE ”

Concours de nouvelles

Introduction 5

LANGUE FRANÇAISE | 9

Made in China 11

Baudelaire a-t-il raison? 17

Amer périphe pour un innocent cireur 25

Dans le port 31

De l'autre côté du mur 35

L'orphelinat 45

Une amitié sans frontières 53

L'envol 63

La vie des autres 71

L'envol 79

LANGUE ARABE | 85

Ne joue pas avec le feu sinon tu te brûlerais les doigts! 87

Aïn ع 107

Remerciements 134

C'est une singulière et délicate entreprise que d'élaborer une nouvelle à partir d'un aphorisme, car il faut à la fois se plier aux exigences d'une esthétique complexe et passer directement de l'abstrait au concret. Difficulté supplémentaire : le sujet est le même pour tous les élèves du réseau de la Mlf/Osui mobilisés autour de ce projet pédagogique d'écriture en langue française, qu'ils soient collégiens ou lycéens. Précisons que cette année pour la première fois, il a été proposé aux classes des établissements des académies partenaires en appariement avec ceux de la Mlf et qu'il comporte désormais une version en langue arabe, destinée aux établissements du réseau et des établissements des académies partenaires où l'on dispense un enseignement de cette langue.

Le sujet était le suivant : « *Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!* » (Charles Baudelaire). Que vous partagiez ou non le point de vue de l'écrivain, vous rédigerez une nouvelle à partir de cette phrase. Chaque nouvelle devait comporter 10 000 signes, soit environ quatre pages dactylographiées, quelle qu'en fût la catégorie. Cette affirmation lapidaire constitue le vers 109 d'un long poème des *Fleurs du Mal*, intitulé « Le Voyage », qui en compte 144 et qui, dans son ensemble, se présente comme une synthèse de la destinée humaine, comparée à un voyage pour lequel on part plein d'illusions et dont on revient désabusé. Voici d'ailleurs celui des 36 quatrains où il figure :

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Le choix du vers coupé de son contexte lui faisait évidemment perdre ses connotations existentielles, que certains candidats ont toutefois perçues parce que, à l'instigation de leurs professeurs, ils s'étaient reportés à l'ensemble du poème. Ce sujet avait été retenu par le jury, composé de 11 membres issus de secteurs à dessein divers (éducatif, culturel, associatif, lectoral), parce qu'il s'adressait à des jeunes qui étaient supposés, compte tenu de leur recrutement, avoir peu ou prou l'expérience du voyage, pour ne pas dire du déracinement, expérience qui pouvait être présentée, comme le précisait le cahier des charges, soit, à la manière de Baudelaire, comme cruellement décevante, soit comme enrichissante.

746 élèves ont participé au concours, scolarisés dans 38 établissements répartis dans 20 pays différents. 74 nouvelles en tout ont été retenues à l'issue de la première sélection. La plupart (56) avaient été écrites par des collégiens. Les lycéens, en effet, sont toujours moins nombreux en raison des échéances qui les attendent, peut-être aussi parce qu'ils ont moins l'esprit de compétition que leurs camarades plus jeunes. L'origine géographique des 10 élèves primés est la suivante : Maroc : 3 participants ; Chine & États-Unis : 2 ; Finlande, Royaume-Uni & Russie : 1. Les établissements concernés sont 5 écoles d'entreprise, 2 établissements de la Mlf et 2 établissements de l'Osui.

Dans la mesure où l'on vante d'ordinaire l'apport humain des voyages, l'anticonformisme de cette affirmation catégorique de Baudelaire a pu déstabiliser les participants. Mais les maladresses et défauts enregistrés, quels qu'ils soient, ne sauraient occulter l'imagination, la sensibilité, non plus que la bonne volonté et le goût évident pour la littérature des participants.

Ces nouvelles nous ont paru assez révélatrices des préoccupations des concurrents et de leur jeune expérience. Aussi avaient-elles en général le mérite de la vraisemblance. Comme on le constatera en lisant celles qui sont présentées dans ce petit recueil, leurs auteurs se sont montrés ouverts aux préoccupations et aux principaux problèmes, trop souvent douloureux, de notre époque. Sans outrecuidance on serait tenté de penser que ce concours constitue, à sa manière, un hommage à l'enseignement dispensé dans nos établissements ainsi qu'aux valeurs sur lesquelles la Mission laïque française fonde sa philosophie et son action depuis plus d'un siècle.

Alain Attali

*Inspecteur général honoraire de lettres
Président du jury*

CONCOURS EN LANGUE FRANÇAISE

“

*Amer savoir, celui
qu'on tire du voyage!*

| CHARLES BAUDELAIRE”

1^{er} prix
CATÉGORIE > 6^e / 5^e



Anna Nolin

Classe de 5^e

École Mf - PSA

XiangYang

Chine

Made in China

« Cette fois, c'est pour de vrai ! » nous lance mon père. Nous sommes, mes parents et moi, dans un Airbus en direction de Shanghai. La Chine, c'est le rêve de toute la famille.

Personnellement, je suis un peu stressée de voir le pays de mes ancêtres. Mes arrières grands-parents étaient chinois, et sont venus en France quand ma grand-mère avait deux ans. Je sors de ma poche une photo de Xiao Mao, ma chatte. Son prénom signifie petite plume car elle est très légère et elle a un penchant assez prononcé pour les oiseaux. Cela fait trois jours que je l'ai confiée à mes grands-parents, mais elle me manque déjà énormément.

Dire que je vais passer deux mois sans elle ! Pour passer le temps, je lis un livre. Le vol dure onze heures, mais pas question pour moi de regarder un film sur la mini télé accrochée sur le siège devant moi.

« Eh, oh, Lou, réveille-toi, me dit ma mère en me secouant. On va bientôt atterrir. »

Je me redresse et regarde le paysage à travers le hublot. L'endroit est incroyable. Des tours immenses et colorées parsèment la ville.

« Waouh, c'est magnifique ! » Dis-je. Derrière moi, mes pa-

rents regardent aussi la vue d'un air admiratif.

Nous arrivons chez mon oncle et ma tante dans un appartement en haut d'un immeuble, au quarante neuvième étage. Mon petit village de France où toutes les maisons sont de plain-pied fait bien pâle figure auprès de ces géants ! Ma tante nous ouvre la porte et nous salue chaleureusement. Nous nous installons sur le canapé pour le thé quand un garçon de mon âge fait son apparition, une forme sombre et poilue dans les bras. Il nous salue poliment, puis nous dit :

« Je suis Jack, et voici Xiao Long, ce qui veut dire petit dragon.

– Jack, si tu emmenais ta cousine dans ta chambre ? » Lui demande mon oncle.

Je le suis dans un couloir étroit. Il s'arrête devant une porte, la pousse et me fait signe d'entrer.

Je me faufile dans sa chambre, et là... Oh non ! Mon cousin adore les jeux vidéo.

Je parcoure la pièce du regard et ne vois pas un seul livre, à part ses cahiers de cours éparpillés sur le bureau.

« Tu ne lis jamais ?

– Seulement quand j'y suis obligé. Qu'est-ce que tu veux faire ? J'ai plein de jeux sur ma console.

– Je ne toucherai jamais à une console de ma vie ! »

Génial. Moi qui pensais que ce voyage allait être le plus beau de ma vie, voilà qu'il vient d'être gâché par un cousin qui déteste lire et qui n'a aucun livre ! Mais bon, tant pis !

Cela fait seulement une semaine que nous sommes en Chine, et j'ai déjà dû acheter un nouveau carnet de bord. Il y a tellement de choses à voir que nous ne rentrons le soir qu'à une heure avancée de la nuit. Je suis toujours épuisée, mais au moins, je ne m'ennuie pas.

Aujourd'hui, journée spéciale enfants. Nous nous rendons au plus grand parc d'attractions de tout Shanghai. Maintenant, je sais que mon cousin adore les grands huit, comme moi, et que c'est un champion de tir à la carabine. Nous passons une journée formidable.

Entre les barbes à papa et les magasins de souvenirs du parc, nous dépensons pas mal d'argent.

Mon sac à dos, vide au départ, est plein à craquer de petites peluches et autres babioles. C'est la première fois de ma vie que je me suis autant amusée.

Le lendemain, comme nous n'avons pas de visites, Jack décide de m'emmener sur un terrain pour m'apprendre à jouer au foot. Mais son ballon, tellement usé, se déchire.

Mon cousin veut alors en racheter un neuf.

« Viens, c'est pas cher et de bonne qualité, ici. Tu pourrais t'en acheter un, aussi. »

Sans hésiter, je le suis. Nous arrivons dans une boutique où Jack prend deux ballons. Nous payons et allons nous amuser.

En un peu plus de trois heures, je réussis à bloquer la plupart des tirs de mon cousin, qui affirme que je pourrai devenir gardienne dans une équipe féminine, quand je serai de retour chez moi.

Nous rentrons chez mon oncle et ma tante à pied. Sur le chemin, nous croisons un petit garçon qui shoote dans des canettes. Je m'approche et lui demande :

« Tu ne devrais pas être à l'école, toi ? »

– Mes parents sont des *mingong*, des migrants. Les autorités ont fermé l'école où travaillait ma mère à cause de cela.

– Si tu veux, tu peux prendre mon ballon. Je m'en rachèterai un. »

En voyant la balle, l'enfant a un mouvement d'effroi, puis s'enfuit.

En se demandant pourquoi il est parti si vite, Jack et moi reprenons notre route.

Nos vacances se passent à merveille, mais un peu trop rapidement à mon goût. Dans deux semaines à peine, je serai dans l'avion, et je ne reverrai pas ma famille avant au moins ma majorité.

Je connais mieux Jack, à présent. Il est beaucoup plus sympa que je ne l'imaginai et son chat Xiao Long est tellement mignon ! J'ai du mal à me faire à l'idée que je devrai les quitter. Mais j'essaie de ne pas y penser et de profiter au maximum de ces dernières semaines en leur compagnie.

Ma tante a pensé que ce serait bien de ne faire que du shopping les derniers jours, histoire de ramener en France plein de souvenirs de Chine. Cette pensée ne m'enthousiasme pas tellement, je préférerais passer tout le temps qui me reste à caresser Xiao Long et à faire du roller dans un des parcs de Shanghai. Mais je ne peux pas ne pas accepter, alors je dis que je suis d'accord.

Nous déambulons dans le plus grand bazar de la ville. L'endroit est encore plus mal rangé que ma chambre !

Tandis que mes parents négocient le prix d'un bibelot avec un vendeur, je flâne entre les petites boutiques pour finir par tomber sur un objet qui fait bondir mon cœur dans ma poitrine... Un livre en français ! Je n'aurais jamais cru en trouver un.

Sans hésiter, j'entre dans la boutique et en ressors deux minutes plus tard, un sachet en plastique à la main.

Je ne vais pas m'ennuyer dans l'avion !

Alors que je cherche un endroit où m'installer afin de commencer mon livre, j'aperçois une petite porte, juste à l'endroit où je comptais m'asseoir. Je m'approche et, à l'aide de mon couteau suisse flambant neuf, je parviens à forcer la serrure. Je pousse

doucement la porte et passe la tête à l'intérieur. Je la referme bien vite, et j'entends ma mère me dire de me dépêcher car l'on va bientôt rentrer.

Les mots atteignent mes oreilles mais je n'arrive pas à les comprendre. Tout devient flou. Je me sens basculer en arrière. Soudain, c'est le noir total.

« Elle ne devrait pas tarder à se réveiller, maintenant. »

J'entends mon père parler, mais les mots atteignent difficilement mon cerveau.

« Ce doit être à cause de la pollution qu'elle s'est évanouie, dit mon père. Et puis sûrement aussi à cause de l'huile. Quel dommage... Moi qui trouvais les plats chinois délicieux. *Amer savoir celui qu'on tire du voyage*, comme on dit. »

Je repense à ce que j'ai vu derrière la petite porte. Des enfants, peut-être une centaine, d'une dizaine d'années, qui travaillaient, fabriquaient des ballons de foot, exactement comme ceux que Jack et moi avons achetés.

Avoir payé quelque chose fait par des enfants qui sont forcés à travailler, ça me donne envie de vomir. *Amer savoir celui qu'on tire du voyage*, avait dit mon père. Mais lui, c'est des plats chinois dont il parlait. Moi, c'est à autre chose que je pense.

Nous sommes dans l'avion qui va nous ramener en France, avec deux valises de plus qu'au départ. J'ai décidé de ne rien dire à personne. C'est lâche de ma part, mais dès que je voulais en parler, les mots se coinçaient dans ma gorge.

Je relis le titre du livre que j'ai acheté quelques jours plus tôt au bazar : *Le travail des enfants dans le monde*.

2^e prix
CATÉGORIE > 6^e / 5^e



Maxime Le Gall

Classe de 6^e

École Areva - Mlf

Rauma

Finlande

Baudelaire a-t-il raison?

J'étais en vacances à Jakarta, en Indonésie, depuis 3 semaines. Je prenais mon petit déjeuner avant de partir pour l'aéroport. Je devais en effet rentrer à Paris pour reprendre le travail. J'avais notamment une importante réunion programmée le 19 du mois suivant. Mon patron avait insisté pour que je sois impérativement à l'heure. « C'est très important pour votre futur et celui de l'entreprise » avait-il dit. J'étais un peu stressé.

Je préparais mes bagages, puis montai dans mon taxi impatient de rentrer. Le trajet dura trois heures à cause des embouteillages. Le chauffeur avait un très vieux taxi. Pendant tout le voyage, il me posa tout un tas de questions sur Teddy Riner. Il avait plein de photos de lui. Il me demanda où il habitait, où il s'entraînait, ce qu'il aimait manger ou encore où il passait ses vacances, etc... Moi je ne suis pas du tout sportif. Il n'a pas aimé que je ne connaisse pas les réponses à ses questions. Quand j'arrivai enfin à l'aéroport de Soekarno-Hatta, j'étais en sueur car la climatisation ne fonctionnait pas du tout. J'enregistrai mes bagages et je rejoignis la porte 34 pour l'embarquement.

Comme j'étais fatigué, je m'endormis. Soudain j'entendis

mon nom répété plusieurs fois. Je me réveillai en sursaut, la porte d'embarquement avait changé. Je me mis à courir vers la porte 4, je bousculai une vieille dame qui tomba par terre mais je n'avais pas le temps de m'excuser ou de l'aider. Je dis juste « Sorry, sorry ».

Je m'installai dans l'avion, paré au décollage et fesses serrées : je n'ai jamais aimé prendre l'avion.

Après une longue attente, on entendit ce message : « *Mesdames et Messieurs, le vol est annulé. L'éruption soudaine du volcan Sibualbuali empêche les avions de décoller pour une durée indéterminée. Merci de prendre vos effets personnels et de vous préparer à descendre* ».

Quoi ! Un volcan se réveille et les avions ne peuvent pas s'envoler. J'étais déçu : et mon important rendez-vous du 19 ?

Nos bagages devaient nous attendre dans l'aérogare. J'en profitai pour appeler le bureau et Maryse, mon assistante :

« Maryse, annulez tous mes rendez-vous jusqu'au 19. Je suis bloqué en Indonésie mais dites au patron que je serai là comme prévu le 19 ! ».

C'était la pagaille : tout le monde courait partout, en râlant et en pleurant. Et moi aussi. J'étais fatigué et stressé. Après quatre heures d'attente, les bagages arrivèrent et tout le monde se jeta dessus. Les gens se bouscuaient, criaient, grognaient et moi aussi. Vraiment, je n'avais pas de chance : mes bagages avaient disparu dans la foule, un voleur avait dû les prendre.

Heureusement, j'avais encore mon sac à dos avec mon porte-monnaie.

Enfin je décidai de contacter mon hôtel, je prendrai une chambre en attendant de trouver un moyen de transport pour rejoindre la France. J'appelai et là j'appris qu'aucune chambre

n'était disponible, toute la ville était prise d'assaut.

Je passai la nuit dans l'aéroport, bien installé sur mon sac à dos Quechua. Je me réveillai en sursaut et Eureka : « Je vais prendre le ferry pour Djibouti et de là je prendrai un avion! Quel génie je suis! »

Je sautai dans un taxi, j'allai au port et là malheur! Je venais de rater mon ferry. C'était aussi la pagaille au port avec l'éruption du Sibualbuali.

Un homme sale et petit s'approcha de moi :

« Et toi tu cherches un bateau? me dit-il.

– Euh oui. » J'étais méfiant car il était vraiment sale!

« 500 \$ et je te prends dans le bateau pour Madagascar ok? »

C'était une super offre. De là, je pourrais prendre un avion comme je l'avais imaginé. Même si c'était horriblement cher, j'acceptai.

Je fus bien installé dans une cabine d'un vieux bateau chargé de provisions et de containers. J'étais le seul passager mais les membres d'équipage étaient très gentils avec moi. Je pus prendre une douche et manger aussi. Le voyage était très agréable : je regardais la mer, je lisais des livres que le capitaine me prêtait et je jouais aux cartes avec mes compagnons.

Une nuit nous eûmes une tempête et je fus très malade, ce qui fit rigoler mes camarades : je n'ai pas le pied marin en fait. Je vomis plusieurs fois!

Après quelques jours, un soir, je lus un livre de Baudelaire et réfléchis à cette phrase « *Amer savoir celui qu'on tire du voyage* » et je me dis que je n'étais pas d'accord avec lui car j'avais appris plein de bonnes choses pendant mon voyage et ces derniers jours.

Tout d'un coup j'entendis des pas, du bruit et des cris. Un

homme entra dans ma cabine. Il était gros, sale et avait un grand couteau. Il me demanda de sortir dans une langue que je ne comprenais pas : « Aadanaha dhammaantiis wuxuu dhashaa isagoo xor ah kana siman xagga sharafta iyo xuquuqada Waxaa Alle (Ilaah) siiyay aqoon iyo wacyi, waana in qof la arkaa qofka kale ula dhaqmaa si walaaltinimo ah (cette partie était du Somaalien) ». Comme j'avais peur je le suivis.

C'étaient des pirates.

C'est vrai que dans l'Océan Indien il y en a beaucoup.

Vraiment je n'ai pas de chance! Je me retrouvai enfermé avec mes compagnons en quelques minutes dans les cales. Ils me dirent que nous allions être vendus au marché aux esclaves d'Aden au Yémen et que ce serait horrible.

Maman j'ai peur mais quelle idée de prendre le bateau!

Le lendemain nous débarquâmes, il faisait déjà nuit et nous fûmes enfermés dans une cabane en terre, sale et qui sentait le pipi. Je n'avais plus rien, plus de passeport et plus d'argent. Je réussis à convaincre mes deux camarades de prison d'attirer le gardien en faisant croire que j'étais malade (ce n'était pas difficile car je l'étais un peu : je n'aime pas la nourriture épicée) il était bête et on le ligota facilement.

Nous sortîmes dans la nuit noire et nous courûmes jusqu'aux frontières de la ville. Là on dormit cachés dans des palmiers (j'imitai mes copains de prison).

En montant, une noix de coco me tomba sur la tête : j'eus très mal. Je finis par dormir et je repensai à Baudelaire. Il avait peut-être raison au sujet des voyages...

Le lendemain nous fûmes réveillés par une caravane de chameaux qui partait vers Médine et en échange de ma montre les

propriétaires des chameaux me prirent avec eux. Mes camarades voulaient rentrer chez eux donc je me retrouvai seul. Le chameau, ce n'est pas confortable ou alors mes fesses ne sont pas assez grosses, en plus il faisait très très chaud.

Un matin je me réveillai seul au milieu du désert. Ils m'avaient abandonné. Je marchai dans le désert, j'avais soif, j'avais faim... et j'allais manquer mon rendez-vous, mon patron avait bien insisté : « soyez là à l'heure c'est très important pour votre futur et celui de l'entreprise ». Il ne me restait que peu de temps pour regagner la France et bien me préparer pour la réunion.

Quelle chance un village! Je courus vers un vieil homme et lui demandai :

« Moi manger et boire Ok ?

- ? ».

Il me prit la main et me montra une affiche. La seule chose que je pus comprendre fut : 200 \$. Il sourit et m'accompagna sur une petite place où un autre vieil homme me montra un papier.

Il me dit dans un anglais incompréhensible « name ».

Alors j'écrivis mon nom.

Après une longue discussion et plein de signes avec les mains, je compris qu'il y avait une sorte de concours de grimaces et que le premier prix était 200 \$.

Je ne suis pas du tout sportif, par contre en grimaces je m'y connais!

Les spectateurs riaient et les concurrents passaient les uns après les autres, ce fut mon tour et j'étais très fier de ma grimace.

Enfin l'heure des résultats arriva : « Ze winner is Gilbert Patrick! »

C'est moi !

Je suis vraiment très fort en grimaces! Je crois que je les avais

fait beaucoup rire.

Avec ces 200 \$ je m'achetai une vieille moto et de la nourriture, me voilà parti sur les pistes du désert en direction du nord et de la Jordanie.

J'espérais trouver une solution au Liban.

Il faisait chaud même si je roulais la nuit. La journée j'essayais de me cacher du soleil.

Après quelques jours, j'avais bien avancé quand la moto tomba en panne. Vraiment ce Baudelaire...

Je n'avais plus rien à boire et à manger, je marchais dans le désert et commençais à voir des mirages : « Enfin un café! Je vais pouvoir boire! » Non? pas de café juste une dune de sable! Je commençais à désespérer et je somnolais.

J'avais chaud.

« Monsieur montez dans ma voiture où vous allez mourir dans le désert du Rub al-Khali par le prophète .»

Là ce devait être la fin. Je voyais une Rolls Royce noire avec un Monsieur en blanc.

Je montais en pensant à ma maman que je ne verrai plus.

« Il faut boire. J'ai du bon champagne français comme vous je crois que vous êtes français? Vous êtes toujours classe même au milieu du désert! Je suis le Cheick Mohamed*** à votre service. Je vous emmène dans mon palais ».

Il était gentil et adorait la France. J'étais un peu ivre, j'avais l'impression de rêver.

« Chez vous en France tout est beau, la Tour Eiffel, les Champs Elysées, les boutiques, le champagne, les restaurants... »

Je mangeai à ma faim de la bonne cuisine française faite par un chef français, je pus prendre une douche et il me donna un

beau costume français acheté à Paris. Je dormis enfin dans un vrai lit.

Il m'offrit d'utiliser son jet privé pour rejoindre Paris. Je lui racontai mes aventures, il rit beaucoup surtout quand je fis la grimace!

Le lendemain je partis en avion. Je serai à l'heure au rendez-vous, d'après mes calculs j'arriverai à l'aéroport du Bourget trois heures avant la réunion.

C'était suffisant, même avec des embouteillages.

À la sortie de l'avion une voiture m'attendait.

Je fis comme indiqué par Mohamed : un coucou aux douaniers.

Je pus entrer sans papier. C'est bien d'être riche!

En chemin, j'étais stressé à l'idée que nous tombions en panne ou qu'une nouvelle catastrophe imprévue survienne.

Le périphérique était embouteillé mais nous arrivâmes comme prévu et à l'heure. Je montai par l'ascenseur après avoir dit bonjour à Juliette : « le patron vous attend Gilbert » me dit-elle.

« Ah Gilbert enfin je vous attendais c'est bien que vous soyez là. C'était bien l'Indonésie? Moi je n'aime pas l'avion et la chaleur aussi. J'ai entendu que les avions avaient des problèmes, vous n'avez pas eu de souci? Vous auriez pu m'appeler pour décaler.

– Vous m'aviez indiqué dans votre email et au téléphone que c'était important pour mon avenir et celui de l'entreprise et d'être à l'heure donc j'ai fait mon maximum.

– Vous exagérez Gilbert, alors vous pensez que pour les travaux de rénovation c'est mieux les murs blancs avec de la moquette bleue ou les murs jaunes avec la moquette rouge? »

Baudelaire avait raison...

3^e prix *ex æquo*
CATÉGORIE > 6^e / 5^e



Sara Bensellam

Classe de 6^e

Groupe Scolaire Osui Le Détroit

Tanger

Maroc

Amer périple pour un innoçant cireur

Saïd était un garçon heureux. Depuis qu'il avait quitté sa vie pénible dans le Rif et qu'il était venu vivre en ville, il avait trouvé paix et sérénité. Tanger le faisait rêver, car, tout petit, son grand-père lui racontait, durant les veillées, des contes merveilleux où Tanger y apparaissait comme une gardienne mystérieuse, veillant à la rencontre de deux amoureux : l'Océan et la Mer.

En arrivant dans la cité du Détroit, il avait pu s'installer sans encombre car un vieil oncle l'y avait logé sans frais.

Saïd était donc heureux de son sort mais aussi de son travail. Chaque jour, il s'imaginait être un chevalier en quête d'aventures, armé de ses instruments de travail, quand il partait à la recherche de ses clients aux souliers crottés. Ils étaient toujours là, attablés au *Grand Café de Paris* ou au *Café de France*, sirotant leur thé. Ils ne manquaient pas de le héler et de lui tendre non-chalamment leurs chaussures. Aussitôt, Saïd s'accroupissait, cirait, astiquait, polissait, tout en prenant un plaisir extrême à rajeunir les cuirs ridés et usés et à les faire étinceler. Il ne s'arrêtait que lorsqu'il entendait : « Baraka, ça suffit, tu as gagné ta pièce! » C'était en fonction de la générosité du client : parfois il

gagnait une pièce et parfois même un billet. Saïd était heureux, son monde brillait autant que les chaussures qu'il lustrait !

Or un jour, au *Café de France*, un Vieux l'apostropha.

Il hésita : ses chaussures étaient dans un tel état qu'il crut sa mission impossible. Mais il aimait les défis... Il s'agenouilla et s'appliqua tant et si bien, qu'il accomplit la prouesse de leur donner un coup de jeune. Ravi de son résultat, il leva les yeux vers l'homme.

« Mon pauvre ami, tu me fais bien de la peine, comment acceptes-tu cette position humiliante ? Regarde le monde ! Tu es à quatorze kilomètres de l'Europe ! »

Saïd fut étonné par ces propos. Cependant, il garda le silence, prit la petite pièce et partit...

Le lendemain, il tenta d'éviter le café dans la crainte de revoir cet homme intrigant. Mais, ses paroles le hantaient.

« Maudit soit ce diable, depuis que je l'ai vu, ma vie s'est obscurcie ! ».

Sa position lui paraissait soudain si déshonorante.

« Alors l'ami, dit la voix rauque, tu es toujours là?! Quand je pense que ton monde se réduit à la pointe d'une chaussure ! Regarde les côtes espagnoles, en deux enjambées tu peux les rejoindre ! Appelle-moi si tu veux. » Et il lui tendit un bout de papier.

Saïd tenta d'oublier les paroles de ce satan urbain, mais en vain. L'appel des côtes espagnoles le rongait.

Il continua son travail mais tout l'honneur qu'il ressentait s'était dissipé. Il décida donc d'appeler l'homme. Il composa le numéro et c'est la même voix qui lui répondit :

« Ah, tu t'es enfin décidé à changer ton destin. Je te donne rendez-vous à 15 heures, place des Nations et nous pourrons dis-

cuter. À bientôt et ne t'attarde pas. »

Saïd était décidé, il se prépara et prit toutes ses économies. À 15 heures précises, il était sur place, attendant patiemment...

Le Vieux avait curieusement prit dans son imagination les traits d'un Djinn bienveillant qui allait libérer la pauvre créature soumise qu'il était devenu.

L'homme arriva et les choses s'enchaînèrent ensuite très vite. Ils fixèrent un rendez-vous pour le mois suivant et prirent connaissance du lieu de départ. C'était une petite plage à une trentaine de kilomètres de Tanger. Saïd dut donner au Vieux une très grosse somme: toutes ses économies!

Et puis un jour, il partit... Tanger disparaissait dans la brume opaque. La Mer et l'Océan, déchaînés, semblaient se disputer comme un vieux couple. Les vagues monumentales figeaient d'effroi les clandestins entassés dans la frêle embarcation. Saïd, lui, songeait au Vieux. Après avoir empoché l'argent, il avait disparu juste avant l'embarquement comme par enchantement. Et depuis, il se sentait perplexe et un peu amer.

Au *Café de Paris*, on s'étonnait de ne plus voir Saïd. Ce jeune garçon si gai, si appliqué, s'était volatilisé.

Le bruit courait qu'il avait *hreg*, traversé clandestinement, et les rumeurs allaient bon train!

Certains disaient qu'il avait sombré en mer, comme tant d'autres dans une de ces *pateras* si fragiles.

« Le fond du Détroit est peuplé de monstres marins qui englutissent ceux qui osent fuir leur bled natal » disait un homme qui prenait des airs de vieux sages.

D'autres l'imaginaient au contraire, atteignant héroïquement l'autre rive tel Tarik Ibn Ziyad, le conquérant.

« Un jeune homme aussi travailleur et honnête que Saïd, qui avait toujours gagné sa pièce à la force de son poignet ne pouvait pas périr en mer tel un chien galeux que son maître aurait noyé, Dieu l'a sûrement protégé, affirma un serveur confiant, vous verrez, il reviendra riche dans sa 4x4 flambant neuf! »

D'autres encore, estimaient que tout voyage était à condamner :

« Pourquoi quitter notre si doux pays pour l'inconnu, s'indignaient-ils. Par avidité? Par soif de savoir? » renchérit l'un des désabusés...

Puis, tout le monde oublia Saïd. De nouveaux cireurs le remplacèrent. Certes, les chaussures étaient devenues plus ternes, mais pour les clients, les heures où ils sirotaient leur thé continuaient à s'égrener lentement et paisiblement.

Les années passèrent...

Or un jour, un homme élégant, au costume parfait, à la cravate soigneusement ajustée, aux chaussures vernies noires, s'attabla au café de Paris, attirant tous les regards. Qui était cet inconnu? Seul un serveur reconnu son visage familier :

« Vous savez, c'est Saïd, le petit cireur, celui qui avait *hreg*, il y a quelques années de cela! »

Oui c'était bien Saïd! Riche!

Pendant, on remarqua un sillon qui creusait son front.

Nombreux furent ceux qui le questionnèrent, avides de connaître les épreuves qui l'avaient enrichi. Un long silence leur répondit d'abord puis il finit par conter son périple :

« En Espagne, j'ai retrouvé le Vieux Diable qui m'a initié au trafic de drogue. J'ai connu la solitude corrosive qui ronge le cœur de l'immigré, la peur tenaillante du sans-papiers... Mais une fois devenu hors-la-loi, je n'ai plus eu peur. J'ai bravé les tribunaux

et n'ai plus craint les prisons. Et surtout j'ai réussi. Je me suis enrichi et je suis revenu. Et ce n'est désormais non pas une, mais plusieurs échoppes de cordonniers que je vais ouvrir. »

Tous s'enthousiasmèrent, l'envièrent.

Mais Saïd n'avait pas tout dit : il tut l'aveugle souvenir qui hantait ses rêves. Il avait maintes fois tenté d'effacer de sa mémoire la terrible nuit de son départ, où toute son innocence avait chaviré... Ah, « *amer savoir celui qu'on tire du voyage* ».

À peine avaient-ils quitté la petite plage, que leur frêle barque avait commencé à chahuter furieusement. Tétanisés, ils s'étaient agrippés l'un à l'autre dans l'espoir d'élever une digue contre les eaux effervescentes et menaçantes. Saïd, dans sa tête peuplée de légendes, s'était imaginé être une sorte d'Antar, héros de son enfance, capable de vaincre les forces alliées de l'Océan et de la Mer. Il avait crié des ordres à ses camarades d'infortune en gesticulant. Mais leur courage et leur persévérance furent vaines. Projetés violemment dans l'eau, hommes, femmes et enfants se débattaient, lançant des appels déchirants, désespérés puis furent aspirés d'une manière vertigineuse par les tourbillons voraces et les assauts répétés de l'Océan et de la Mer...

Saïd avait survécu miraculeusement: une vague l'avait transporté et déposé sur la grève (*Hamdoullah!*). Il avait maintes fois tenté de vivre normalement, comme si de rien n'était... Mais rien ne put l'apaiser. Rien n'y faisait : l'amertume le submergeait et avait dessiné ce profond sillon entre ses sourcils.

Saïd savait à présent que le vieux lui avait définitivement confisqué son singulier bonheur de cireur. Son sourire illuminé, tel un bijou plongé dans la ouate d'un étroit écrin, avait sombré dans les flots écumeux du Déroit de Gibraltar.

3^e prix *ex æquo*
CATÉGORIE > 6^e / 5^e



Nathan Lenogue

Classe de 5^e

École Jules-Verne Mlf -EDF

Taishan

Chine

Dans le port

Dans le port, tout le monde travaille comme des fourmis. On y voit les pêcheurs détacher les caisses de poissons, les marins entrer en ville et les marchandes préparer leur étalage.

Adossé à un container, un jeune pêcheur, nommé Peter, rêve de voyages et de découvertes. Ses yeux sont toujours tournés vers l'horizon. Il voudrait pouvoir naviguer au-delà de la baie où il pêche jusqu'à présent la sardine.

Soudain il aperçoit la silhouette d'un vieux marin qui se traîne en boitillant, et s'assoit sur un tas de filets. En regardant son uniforme, Peter pense aussitôt que c'est Dick, le vieux capitaine d'un chalutier qui revient du bout du monde.

Le navire majestueux de Dick rentré au port, ressemble à un monstre de fer tout rouillé aux dents acérées, crachant une épaisse fumée. Peter s'imagine tous les combats que le navire a dû faire, face aux tempêtes, c'est comme si sa coque portait les cicatrices. Il est si grand qu'il fait de l'ombre aux autres bateaux de pêche, on dirait un immeuble de dix étages et il faut un remorqueur pour faire les manœuvres au port.

Peter s'approche du vieux marin qui ne sourit pas. Il s'aper-

çoit rapidement que Dick a le visage et les mains abîmés par le sel et le soleil. Finalement sa peau tannée ressemble à la coque du bateau. Peter se rend compte que ce loup de mer avait souffert sur les mers, et il commence à prendre peur... Mais qu'est-ce qu'il y avait de si terrifiant derrière cette baie? Dans ces océans lointains?

Peter questionne Dick sur sa vie en mer et le vieil homme commence à raconter toutes ses aventures. Le vieux marin fait plein de gestes pour expliquer tous les dangers qu'il a connu : tempêtes, avaries, pirates... et parfois la faim et la soif, comme s'il revivait tout cela.

Il a eu la vie dure. En plus de la fatigue physique, il a souffert moralement, loin de chez lui, sans aucun moyen de communication. Lorsque sa femme a accouché de leur premier enfant, il n'était même pas présent pour la soutenir et pour faire la connaissance de son bébé. Il n'a pas non plus vu son enfant faire ses premiers pas, dire ses premiers mots, aller à l'école. Alors pourquoi vouloir découvrir des pays lointains si on est seul au monde? Peut-être qu'il n'avait pas le choix? Ou peut-être qu'il était ambitieux et rêveur comme Peter?

Dick a vu des pays magnifiques, des personnes étonnantes et des phénomènes climatiques rares, mais il reste choqué par des scènes difficiles, comme les enfants pauvres, les mendiants, les guerres... qu'il a vu soit sur les mers soit pendant ses escales. Il connaît beaucoup de choses de la vie d'homme mais finalement il ne connaît pas sa propre famille. Peter se gratte la tête et commence à se dire :

« Amer savoir, celui qu'on tire du voyage ».

Par conséquent, en voyant cet exemple, Peter s'interroge sur

son destin. Son premier but est d'aller toujours plus loin, mais pourquoi fuir sa famille quand on est heureux? Est-ce la peine d'aller si loin pour souffrir? Non. Même si son monde est petit et sa vie simple, sans aventures.

Tout à coup, juste avant de quitter Dick, Peter entend une camionnette arriver. Il est surpris de voir que c'est une ambulance. Trois hommes costauds en blouse blanche sortent du véhicule et interpellent le vieil homme. Peter a tout de suite envie d'aider son ami. L'un des hommes l'écarte, ils tiennent des cordes et ligotent le capitaine.

Peter est sous le choc, il se demande ce qu'a bien pu faire le marin. Pour lui c'est un honnête homme, il n'a ni tué ni volé. Peter ose tout à coup ouvrir la bouche pour dire :

« Laissez-le, il n'a rien fait!

– Oui, c'est sûr il n'a rien fait. Par contre, il en dit des bêtises. C'est un fou!

– Comment ça? rétorque Peter, de plus en plus énervé par ce qu'il voyait.

– Oui, cet homme est un mythomane. On doit le ramener à l'hôpital.

– C'est quoi un mythomane?

– C'est quelqu'un qui invente des histoires.

– Il m'a menti, mais pourquoi?

– Il est malade. On l'emmène. »

Peter n'en revient pas. Il regarde le vieil homme qui se laisse faire, comme s'il était hypnotisé ou sur une autre planète. Puis il commence à se dire que finalement grâce à ses histoires, c'est quelqu'un qui voyage dans sa tête, et Peter aussi.

1^{er} prix
catégorie > 4^e / 3^e



Fatou Ouedrago

Classe de 4^e

Lycée international franco-américain

San Francisco

États-Unis

De l'autre côté du mur

Je suis dans l'avion.

Il n'y a plus entre ce pays dont j'ai si souvent rêvé et moi que quelques heures de voyage. Toute petite déjà, sur mes cahiers d'écolier, je trace ses contours magnifiques, ses grands espaces, sa savane.

Au bas de la feuille, j'esquisse les lettres : SÉ---NÉ---GAL.

Je suis née à Chicago de parents sénégalais. Mes parents, qui étaient venus ici pour terminer leurs études, étaient par la force des choses, restés là. Et sans qu'ils ne s'en rendent compte vraiment, le temps avait passé. Un an, deux ans, cinq ans, dix ans.

Un bon matin, au petit déjeuner, entre deux tartines, ma mère a déclaré :

« Ana, cet été, tu passes les vacances chez ta tante Sara !

– En Afrique ?

– Oui, ma chérie, cet été, tu vas au Sénégal. »

La décision de maman était prise, et l'été de mes 10 ans, un gros sac sur le dos, une pochette plastique dans la main, je me suis embarquée dans la plus grande aventure de ma vie.

La pochette plastique contient mon passeport, mon billet et ma carte d'embarquement, et dans la poche de mon jean, papa

a glissé quelques billets. (En cas d'urgence, on ne sait jamais). Vraiment, ils ont pensé à tout.

Quand j'arrive à Dakar, il est près de deux heures du matin. Mais même à cette heure tardive de la nuit, l'aéroport est bondé de monde. Ma tante Sara est déjà là, qui m'attend à l'arrivée et me cherche des yeux dans la foule. Je la reconnais tout de suite. Elle a les grands yeux de la famille et le teint marron. Elle aussi a l'air de me reconnaître. On n'a pas vraiment besoin de parler. Elle me prend dans ses bras, comme si elle m'avait toujours connue.

Dès la sortie de l'aéroport, Dakar s'ouvre à moi, comme une maman qui accueille son enfant revenu, et le long de la route, les réverbères sur le chemin me tracent un joli tapis doré. Bienvenue !

Je respire bien fort. Bientôt, j'entends les vagues se jeter sur la plage. Le temps est doux et à travers la vitre de la voiture, je sens l'air marin de l'océan. Que c'est bon de vivre, ici, je me dis. Tout a l'air si calme, si doux. La voiture me berce, accompagnée des voix de mon oncle et de ma tante qui discutent. Je pose ma tête contre la vitre, je ferme les yeux et je m'endors...

Dès mon réveil le lendemain matin, avec ma tante Sara, on appelle mes parents pour leur dire que je suis bien arrivée.

Mon oncle est allé au travail tôt le matin et mes cousins ont envahi la cuisine.

Je me sens regardée, même un peu admirée, un peu comme une curiosité, d'autant plus que je suis une fille, la seule dans la maison.

Ma tante n'a que des garçons ; elle en a cinq : Ndof, Samba, Demba, El Hadji, Ousou et enfin Momo, le petit dernier.

Momo, avec ses grands yeux et sa dent qui manque, c'est aussi celui qui s'accroche le plus à moi. Il avale sa dernière tar-

tine en vitesse et me prend la main:

« Viens, je vais te montrer le quartier. »

Il fait bon. Dehors, le soleil brille et les gens du quartier ont l'air bien aimable.

Momo en tête sur son vélo, me montre le chemin tandis que je m'installe sur le vélo d'El Hadji.

« Bonjour! Nous lance-t-on au passage.

– Alors, Momo, tu t'arrêtes pour qu'on dise bonjour à ta cousine américaine? »

On s'arrête toutes les dix minutes pour dire bonjour. Les gens nous sourient. En fait, les gens sourient beaucoup ici : ils ont tous une chaleur naturelle.

Je trouve la ville de Dakar très charmante. Dans le quartier de Fann où vivent mon oncle et ma tante, il y a de jolies petites villas blanches, couvertes de bougainvilliers. Les mamans, avec leurs camisoles pleines de couleurs, se parlent de porte en porte. Les papas rentrent du travail, se retrouvent sur les terrasses pour boire du thé. Les garçons jouent au foot.

Chaque matin, Momo m'emmène me promener à vélo. Et chaque jour, on tombe sur un coin différent. Le quartier de Fann, de Tilene, du plateau, du centre etc.

Mais ce matin, on a été encore plus loin, le long d'un sentier qui débouche sur un grand mur.

Un grand, long mur qui semble infini.

Je ne peux pas résister, je me hisse au-dessus du mur mais le spectacle auquel j'assiste me fait un grand choc : une montagne de détritrus au milieu d'un petit quartier sale. Une petite coulée d'eau ruisselant dans un canal entre deux rues.

Je plisse les yeux et je vois un petit groupe d'enfants au loin.

Tous des garçons. Ils sont poussiéreux et mal habillés. Ils ne ressemblent pas aux enfants du quartier de Fann, et ils n'ont pas l'air d'aller à l'école non plus.

Ils ont chacun dans la main un petit récipient en fer, et ils marchent de maison en maison en tendant leurs bols de fer.

Un petit groupe parmi eux se rapproche de plus en plus du mur. Il y a un jeune garçon qui porte un tee shirt rouge et qui court en criant.

J'entends un échange de mots puis tout d'un coup, un cri. Un cri déchirant au bas du mur. Momo se retourne vers moi et on se regarde. J'essaie de me hisser pour mieux voir, mais à ce moment même, Momo me crie :

« Ana, c'est l'heure. On y va.

– Un instant, attends Momo.

– Non, on y va tout de suite. Maman va s'inquiéter! »

Je descends du mur aussi vite que je peux et je cours rejoindre Momo. Mais je suis intriguée par ce que je viens de voir et je fais promettre à Momo de revenir le lendemain.

Le lendemain, un peu nerveux, nous nous faufileons de notre chambre et nous nous retrouvons très vite dehors.

Ensemble, nous marchons en direction du grand mur.

Momo me prend la main. Il tremble un peu. Je frissonne car l'air est devenu froid tout d'un coup.

Le vent nous pousse dans la direction inverse et c'est difficile de voir à cause du brouillard. Mais on marche quand même. L'envie de savoir est trop grande.

Avant même d'arriver au mur, on entend des cris. Ou plutôt des pleurs, des supplices. Plus on s'approche, plus les cris sont forts. Chaque cri me fait un choc. Chaque cri me secoue. Chaque

cri est comme un couteau qui me tranche le cœur. Avant même de me hisser sur le mur, j'imagine déjà le visage du petit garçon au tee-shirt rouge. Je l'imagine, avec le reste du groupe, si petit, si frêle, si innocent.

Momo est mort de peur. Il tremble tellement qu'il en tombe par terre. Il reste un moment à terre et respire très fort.

« Allez Momo ! Je lui souffle ». Momo se relève, s'accroche à moi, et ensemble, si proches qu'on peut presque s'entendre respirer, on regarde en direction des garçons, les petits mendiants des villes.

Comme tous les soirs, ils rentrent fatigués de leur journée de travail de mendiant, leurs paquets de nourritures dans les bras. Et comme tous les soirs, le plus grand de la bande qui terrorise les autres, (on l'appellera la Grande Terreur) court après le petit garçon au tee-shirt rouge (on l'appellera T-Rouge).

T-Rouge se sent suivi et se met à courir très vite. Grande Terreur le suit en le traitant de tous les noms. (Même avec mon Wolof limité, je comprends tout de suite que Grande Terreur l'insulte pour qu'il s'arrête.) T-Rouge court aussi vite qu'il peut, mais Grande Terreur avec ses grandes jambes le rattrape et saute sur lui. Il le jette contre le mur, lui donne un coup dans le ventre. T-Rouge ne se laisse pas faire. Il s'accroche à son butin durement gagné. Il crie, il pleure, il se bat autant qu'il peut, avant de voir arracher son paquet si durement gagné de la journée : du pain, des morceaux de fruits, des pièces de monnaie et même du chocolat venu tout droit des beaux quartiers de Dakar.

« Non ! »

Le beau chocolat vole dans tous les sens et comme tous les soirs, le cri, le grand cri perdu de T-Rouge retentit dans la nuit.

Momo me serre très fort et se laisse tomber du mur. Il est visiblement secoué, fatigué comme si c'était lui qui venait de recevoir ces coups.

On se regarde. On ne dit pas un mot. On a peur. On a peur de ce qu'on vient de voir, mais on ne peut en parler à personne.

Depuis ce soir-là, tous les soirs, comme pour un rendez-vous, on retourne écouter le même cri, le même cri perdu dans le noir.

Amer savoir que celui qu'on tire du voyage.

Un grand mur qui divise. Un quartier sale, des enfants poussieux, mal habillés, qui mendient de maison en maison. Un garçon qui en bat un autre tous les soirs pour lui prendre son repas. C'est loin de l'image que je m'étais faite de mon pays. Loin de mes dessins de petite fille. Loin de mes rêves d'enfant.

C'est vrai qu'il est amer ce savoir. Mais je pense qu'il est nécessaire. Je pense qu'il m'est important de voir mon pays dans toute sa réalité. Pas à travers les idées que je m'étais faites, ou les histoires nostalgiques de mes parents, mais à travers sa vraie réalité.

Les vacances passent paisiblement.

Les jours, les semaines se suivent au rythme des matinées passées avec ma tante, les après-midi en petites excursions à vélo avec Momo. Et tous les soirs, quand nous nous retrouvions tous les deux seuls, on ne manquait jamais de penser au cri perdu dans la nuit.

Un beau soir, avec tout notre courage, avec mes cousins Samba et Demba comme renfort, on a mis à l'œuvre le plan élaboré depuis des semaines.

Cachés derrière les buissons, les deux grands attendent Grande Terreur.

Comme d'habitude, il arrive tout bête en courant et criant

derrière T-Rouge. Samba jette une grosse branche devant lui qui le fait tomber, face en avant.

Il se blesse gravement et pendant ce temps, T-Rouge prend de l'avance.

Demba rattrape T-Rouge à l'autre bout du mur et on part avec lui.

Son vrai nom, c'est Bouba Sarr, il a 9 ans et habite le quartier de Diamgene.

Jusqu'à 6 ans, il avait une vie plus ou moins normale de petit garçon. Il sait même un peu lire et écrire. Mais à la mort de sa mère, son oncle l'a confié à des parents éloignés qui l'ont laissé livré à lui-même, et c'est comme ça qu'il a fini, ici dans ce camp de mendicité, avec ce groupe de garçons.

Quelques jours, plus tard, je fais mes valises. Mon oncle et ma tante les montent dans la voiture. Je ne veux pas l'admettre mais oui, l'été est fini.

Je ne veux pas partir. Ce pays, avec ses problèmes, ses enfants poussiéreux, je ne veux pas le quitter. Je ne veux pas rentrer à Chicago.

Ma tante vérifie mon grand sac, elle place ma pochette plastique autour de mon cou.

Mon oncle pousse sur l'accélérateur. Il ne faut pas être en retard à l'aéroport.

Sur la route, mon oncle (qui est avocat) et ma tante m'annoncent qu'ils vont dénoncer à la justice ce camp de mendicité, que c'est injuste.

Ils me disent qu'ils sont fiers de moi, de tout ce que j'ai fait. Mais je ne les entends pas vraiment. Je n'ai devant les yeux que le regard de T-Rouge et son grand cri dans le noir.

Sur la corniche, j'entends les vagues se jeter sur la plage.

Le temps est doux et à travers la vitre de la voiture, je sens l'air marin de l'océan. Tout a l'air si calme, si doux, mais sur l'autre côté du mur, tout est différent.

La voiture me berce, accompagnée des voix de mon oncle et de ma tante qui discutent. Je pose ma tête contre la vitre, et je ferme les yeux. Je ne veux pas partir. Je ne veux pas quitter T-Rouge ou Momo ou Samba ou Demba.

Ce pays, si loin d'être parfait, ces enfants si compliqués, je ne veux pas les quitter. Je ne veux pas rentrer à Chicago.

Amer savoir que celui du voyage, mais comme dit le proverbe Wolof : « En voyageant, on ne découvre pas seulement d'autres pays, on se découvre soi-même ». Et pour moi, cette connaissance n'a pas de prix.

Chaque soir
Dans le noir
Ma mère me racontait
Des histoires
Sur le Sénégal

Je croyais tout savoir
Des différents plats
Jusqu'à chaque trottoir

Mais quand j'y suis allée
Chaque soir je frissonnais
Car comme dans un cauchemar j'entendais

Tout lent

Dans le vent
Le cri perdu
D'un Sénégal inconnu

2^e prix
CATÉGORIE > 4^e / 3^e



Anna Marchal

Classe de 4^e

École française Mf - Psa

Kaluga

Russie

L'orphelinat

La gare Kievskaïa était pleine de monde. Les gens se bousculaient et se précipitaient tous vers le train.

L'express Moscou-Kaluga partait dans quelques minutes. L'agent sortit son sifflet de sa poche.

Tout à coup, un couple avec une jeune fille arriva.

Ils montrèrent leurs passeports français avec leurs billets à l'hôtesse et montèrent dans le train. Peu après, l'agent siffla, le train s'ébranla.

Maria et ses parents s'étaient installés confortablement. Le couple sortit de la lecture, du sac de voyage de la femme, le guide de Kaluga et l'homme, un journal français.

Maria avait, elle aussi, apporté de la lecture mais elle ne pouvait pas se concentrer. Elle appréhendait beaucoup ce voyage offert par ses parents adoptifs pour ses onze ans.

Le voyage se divisait en trois étapes : les deux premières destinations les plus classiques : Saint-Pétersbourg et Moscou et la troisième : Kaluga, sa ville natale.

Maria, qui jusqu'à présent avait vécu en banlieue parisienne, avait été impressionnée par la grandeur de Moscou, par ses

grands espaces et par son apparente désorganisation. Elle avait beaucoup aimé la Place Rouge, le Kremlin, la Galerie Trétiakov, le Goum et la Cathédrale Saint-Basile. Mais elle avait adoré la beauté de *Saint-Peter*, comme les Russes surnomment la ville de Saint-Pétersbourg.

Le train continuait à prendre de la vitesse. Maria regardait par la fenêtre où le paysage défilait : des bouleaux aux feuilles jaunes et oranges et des sapins vert foncé. Elle se posait beaucoup de questions : à quoi ressemblait sa ville natale, comment les enfants de l'orphelinat allaient l'accueillir...

Ses pensées furent interrompues par l'arrêt du train : ils étaient arrivés à Kaluga.

À la sortie du train, il y avait beaucoup de gens qui attendaient leurs proches.

Maria et ses parents aperçurent une femme qui se distinguait de tous. Elle portait une longue jupe bleu marine, une veste noire avec une chemise blanche sur laquelle pendait une broche en papillon. Elle souriait.

Dès qu'elle aperçut Maria, elle lui dit « Bienvenue à Kaluga », en français, avec un accent russe très fort.

C'était la directrice de l'orphelinat. Maria ne savait pas comment réagir, mais elle n'eut pas le temps de se remettre de ses émotions que la directrice la serra déjà dans ses bras.

Au début, Maria était gênée. Elle ne se souvenait plus de Vera Borisovna, mais celle-ci semblait se souvenir de Maria comme si c'était hier.

Une fois les présentations faites, la directrice amena Maria et ses parents dans sa voiture pour partir à l'orphelinat.

Assis, les parents et la directrice se mirent à discuter.

Maria savait qu'ils se connaissaient, mais là, on aurait dit qu'ils étaient amis depuis toujours. Ce comportement la surprit agréablement.

Ensuite, la petite fille n'écouta plus la conversation. Elle regardait par la fenêtre. Elle pouvait apercevoir une forêt qui se trouvait de chaque côté de la rivière qui traverse Kaluga, l'Oka. Les arbres avaient des couleurs automnales : jaune, rouge, orange, marron... C'était magnifique.

Les églises avec leurs coupoles orthodoxes dorées pointaient vers le ciel bleu clair. On distinguait un mélange étrange de maisons neuves et d'immeubles vétustes.

Même s'il n'était que huit heures et demie, les gens s'affairaient pour aller au travail.

Ils passèrent devant une école. Tous les élèves étaient en uniformes sombres. Les plus jeunes écolières portaient des sortes de nœuds blancs dans les cheveux.

Maria fut étonnée, elle ne savait pas qu'en Russie on portait des uniformes.

Puis, ils passèrent devant un parc, dans lequel des grands-mères avec de jeunes enfants donnaient à manger des graines de tournesol à de grands corbeaux noirs.

Ils passèrent sur une route assez étroite qui s'enfonçait dans une forêt sombre et même lugubre. Ce qui fit peur à Maria.

Mais après quelques minutes, le monde commença à s'éclaircir.

Deux bâtiments apparurent : le premier était grand, long et fin tandis que le deuxième était assez petit avec seulement un étage. La directrice proposa à la famille de prendre le déjeuner à la cantine. Ils se dirigèrent vers le bâtiment le plus grand.

Pour y parvenir, il fallait traverser de longs couloirs neutres

décorés de jolis bonshommes, dessinés par des enfants.

Une agréable odeur s'y répandait. C'était l'heure du déjeuner, mais la cantine était vide. Elle s'assit avec ses parents et ils mangèrent. Le bortsch, la soupe de betteraves, était excellent, tout comme les varenikis, des pâtes triangulaires fourrées de pommes de terre.

Tout à coup, la porte s'ouvrit brusquement et les pensionnaires arrivèrent en rang, habillés de vêtements propres, mais assez usés.

Leur physique était familier à Maria : les yeux clairs, les cheveux blonds, les visages ovales...tout comme elle.

Après le repas, ils descendirent avec la directrice dans son bureau. Maria écoutait leur discussion, puis demanda si elle pouvait faire un tour dans l'établissement.

Elle se rendit dans le couloir décoré par les dessins des pensionnaires. En s'enfonçant dans ce couloir illuminé, elle ressentait un étrange mélange de bonheur et de mélancolie. Elle se disait qu'elle avait eu de la chance d'avoir été adoptée aussi vite.

Soudain, son regard tomba sur une petite fille assise dans un coin du couloir. Elle avait de longs cheveux blonds regroupés dans une longue tresse, elle était très mince, elle portait une petite jupe noire et une chemise.

La tentation était trop forte d'aller parler à cette enfant. Quand elle se retourna, Maria vit d'abord de la peur dans ses yeux. Elle s'approcha et commença la discussion avec elle. La petite pensionnaire avait treize ans et s'appelait Ludmilla. Elle rêvait de l'adoption ; mais malheureusement, elle était très âgée : la plupart des adoptions se font pendant les deux premières années de l'enfant.

Maria se rendait compte qu'elle-même avait une chance inouïe d'avoir trouvé sa famille... et en France.

Elle n'avait pas remarqué que le temps passait à vive allure. Elle redescendit dans le bureau de la directrice.

L'image qu'elle découvrit était bouleversante : sa mère avait sans doute pleuré. Elle était très pâle et son mascara coulait sur ses joues. Son père paraissait tout aussi mal en point.

Maria pressentit une nouvelle dans l'air.

Sa mère se sentit obligée de lui expliquer :

« Maria, nous sommes venus ici pour que tu découvres ton pays natal, la Russie. Nous pensions que tu n'avais plus de famille. Mais Vera Borisovna nous dit que ta mère biologique est vivante... ainsi que ta sœur et ton frère qui se trouvent ici même, dans l'orphelinat. »

Maria resta quelques minutes bouche bée. Elle ne s'attendait pas du tout à cela. Et sa maman continuait :

« Ton frère et ta sœur sont ici, à l'orphelinat et tu peux les rencontrer tout de suite. Mais sache-le, quoi que tu décides nous t'accompagnerons toujours. Veux-tu les rencontrer ? »

Maria prit sa mère dans ses bras. Elle était si contente d'avoir un frère et une sœur... C'était une telle surprise! Elle était impatiente de faire connaissance. Le temps lui paraissait long, trop long.

Enfin, la porte s'ouvrit.

Un grand garçon entra... suivi de Ludmilla.

Maria ne comprit pas tout de suite. Et oui, la triste Ludmilla du couloir, à qui elle avait parlé pour la première fois quelques minutes auparavant, était bel et bien sa sœur! Tout cela semblait irréel.

Alexandre avait 15 ans et demi, il avait des cheveux courts et

blonds, un air sérieux. Maria avait besoin de parler avec sa sœur et son frère.

Les enfants discutèrent de tout : de leurs passe-temps favoris, du travail à l'école, du sport.

Pendant Maria se posait toujours la même question, comment était leur mère ?

Elle était angoissée de la rencontrer. Elle se demandait si elle avait assez de force pour faire la connaissance de celle qui les avait abandonnés des années auparavant. Mais elle savait qu'elle n'en n'avait pas le courage. Elle se dit que ses parents lui suffisaient et que sa mère n'avait pas voulu d'elle.

D'un coup, la joie d'avoir trouvé une fratrie se transforma en une rage contre sa mère. C'était décidé : Maria n'allait pas la rencontrer, elle n'était pas prête.

Elle passa le reste de la journée à discuter avec ses proches, puis ce fut le temps de partir. Elle promit à son frère et à sa sœur qu'elle reviendrait dès qu'elle le pourrait.

Pendant tout le trajet en voiture pour aller à la gare, Maria était affreusement triste. Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent. Elle dut prendre congé de la directrice.

Le train quittait Kaluga pour Moscou.

La petite fille et ses parents regardaient avec nostalgie les paysages enneigés. Tout était maintenant sous une couverture blanche.

C'est incroyable comme en Russie, la neige tombe vite !

Maria repensa alors à toute cette journée. Elle n'en revenait pas qu'en si peu de temps, sa vie ait complètement changé.

Elle songeait aussi à Alexandre et à Ludmilla, restés eux à l'orphelinat.

Elle comprit alors ce vers de Baudelaire qu'elle avait lu dans

un livre d'école :

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!

3^e prix
CATÉGORIE > 4^e / 3^e



Doha Yahyi

Classe de 4^e

Groupe Scolaire Ous1 Jacques Majorelle

Marrakech

Maroc

Une amitié sans frontières

« Elle se réveille enfin. »

Voici les premiers mots que j'ai entendus en ouvrant les yeux.

Un homme qui devait avoir la trentaine me regarde obstinément. Il porte une blouse blanche et prend des notes sur un calepin.

« Mademoiselle Swan s'est réveillée. Marjane, allez me chercher les médicaments. »

Mademoiselle Swan ? Ce nom me dit quelque chose...

Mes paupières sont lourdes... J'entends des pas, une jeune femme en blouse blanche me sourit. Le monsieur a disparu.

« Alors mademoiselle Emma, comment est-ce que vous vous sentez ? »

Emma... Swan... Mais c'est moi ! Je suis Emma Swan jeune américaine de 21 ans en stage de médecine, plus précisément dans l'association *Médecins Sans Frontières*.

« Où suis-je ? Je ne me rappelle de rien.

– Oh mademoiselle Emma vous êtes en état de choc, et moi je vous embête à faire la discussion, le docteur Satrapi va encore me gronder. »

Et elle s'en va.

J'ai le vertige, tout devient flou autour de moi. J'ai des visions. Je me rappelle.

J'étais aux États-Unis, à New York. L'université de médecine nous avait donné la possibilité d'effectuer des stages. Madame Snow m'avait proposé un stage extraordinaire en Iran, en pleine guerre à Téhéran. Un stage extraordinaire mais dangereux.

« L'association *Médecins Sans Frontières* recrute des jeunes stagiaires. Les blessés là-bas sont de plus en plus nombreux et les soins de plus en plus difficiles, Emma. Si tu effectues ce stage, cela t'ouvrira de nombreuses portes dans la médecine, et je suis certaine que tu en es capable. »

Oui, c'est exactement ce qu'avait dit madame Snow.

Je me suis dépêchée de ranger mes affaires. Mon enthousiasme était si grand! C'était un voyage qui allait transformer ma vie.

Mais à cette époque-là je ne pensais pas que ça allait la transformer dans ce sens-là...

Le voyage a été très long, l'Iran étant un pays en guerre, l'avion avait dû faire une escale d'une journée au Liban.

Beyrouth est une très belle ville. J'ai pu goûter des *falafels* et un *chawarma*. La cuisine libanaise est délicieuse! Le soir j'ai même assisté à un spectacle de musique traditionnelle arabe sur le thème du luth. On nous a proposé du thé et des pâtisseries libanaises : les *baklawas* et les *mamouls* aux dattes. Les gens étaient très conviviaux et chaleureux. J'aurais préféré rester plus longtemps dans cette ville magique mais le lendemain on partait en Iran. Après tout l'Iran est en Orient ça doit sûrement être magnifique aussi.

Le lendemain, nous avons pris un car pour Téhéran. 1 466 kilomètres! Deux jours de car. La chaleur nous faisait suer à

grosses gouttes. Le car sentait la transpiration mêlée à l'odeur des restes de nourriture libanaise. On avait du mal à respirer.

Après deux longs jours de trajet, nous sommes enfin arrivés à Téhéran. J'ai été accueillie dans une auberge de jeunesse, les personnes qui y vivaient semblaient à première vue plutôt sympathiques mais l'endroit était rustique. Néanmoins ma bonne humeur était invincible, je gardais le sourire. J'étais tellement fatiguée par le long voyage que je me suis endormie sur le champ.

« Mademoiselle, mademoiselle Emma, réveillez-vous. »

J'ouvre péniblement les yeux et regarde autour de moi. C'est la même dame que tout à l'heure à moins que ce ne soit hier ou il y a une semaine... j'ai perdu toute notion du temps.

« Vous... vous êtes qui ? »

La jeune femme me fixe un moment perplexe :

« Je suis votre infirmière mademoiselle.

– Mon infirmière ? Mais je suis où ?

– Mademoiselle, vous avez dormi un jour, j'ai pris peur. Il faut que vous mangiez et que vous preniez des forces. »

J'ai rapidement avalé une bouillie blanchâtre et peu après, j'ai perdu connaissance.

C'est une horreur. Les blessés arrivent toutes les heures, les bombes explosent chaque jour. La peur est constante.

L'Iran n'est pas du tout ce que je croyais.

Vivement que je finisse ce stage. Téhéran ne ressemble vraiment pas à ce que j'imaginai.

Les bâtiments sont entièrement détruits, les rues sont désertes, les gens sont paralysés par la peur. Je regarde le ciel, il est aussi noir que mes idées. L'Amérique me manque.

« Vos parents ont appelé, mademoiselle. »

Le docteur Satrapi me regarde gravement.

Mes parents ? Je n'ai aucune envie de leur parler. Ils seront tellement déçus.

« Je leur ai dit que vous les rappelleriez quand vous iriez mieux. »

Je le regarde, et me décide enfin à lui parler.

« Je suis où exactement docteur Satrapi ? »

Silence.

« Vous êtes à l'hôpital public de Téhéran, mademoiselle. Depuis un moment.

– À l'hôpital de Téhéran ? Depuis un moment ? Pourtant... »

Aïe ! J'ai une douleur atroce au crâne. Mes paupières sont lourdes...

Minuit sept : J'ai été appelée à l'hôpital. Une bombe a ravagé les quartiers pauvres où les constructions sont fragiles. Résultat : 139 morts et 254 blessés.

Les places manquent et les médicaments aussi. C'est une catastrophe. 90 % de ces gens vont mourir. Ici aux portes de l'hôpital. Je n'en peux plus... Je veux rentrer.

Ce matin-là, je marchais difficilement, après cette longue nuit blanche, mes pensées étaient brouillées : comment jusqu'à aujourd'hui je n'ai jamais entendu parler des horreurs de ce pays, des milliers de personnes qui y meurent chaque jour...

Pourquoi personne ne fait rien. C'est un massacre...

J'étais tellement perdue dans mes pensées, à moitié endormie que je n'ai ni entendu l'alerte des bombardements, ni remarqué les gens qui couraient se réfugier dans les bâtiments...

Je me rappelle vaguement une explosion, un visage, puis rien. Le noir.

J'ai décidé de raconter mes souvenirs à Marjane, la seule

personne qui passe toutes ses journées à mes côtés à l'hôpital. Après avoir fini mes derniers jours de souvenirs, j'ai regardé Marjane qui m'a souri et m'a dit :

« Vous savez mademoiselle Emma que cela fait presque un mois que vous êtes dans cet hôpital... Quelques minutes après le bombardement, nous faisons notre patrouille *d'après bombes* à la recherche des blessés. C'est là que nous vous avons retrouvée, au milieu des débris. On vous a transportée à l'hôpital et après deux semaines de coma vous êtes réveillée... C'est une grande chance! Le seul problème est que... je ne sais pas si je devrais... c'est encore trop tôt...

– Dites-moi Marjane, quel est le problème? Je veux savoir!

– Eh bien vous avez une grande chance d'avoir survécu, mais... Vous avez perdu l'utilisation de vos deux jambes, elles sont paralysées. Vous... vous allez devoir vivre sur un fauteuil roulant pour le restant de vos jours. »

Le choc a été si grand que je suis restée une petite minute comme pétrifiée à fixer Marjane.

« Je suis vraiment désolée, mademoiselle. »

J'ai enfoui ma tête dans le coussin et j'ai pleuré toute la journée sans oser regarder mes jambes, ces imbéciles.

C'est bizarre d'entendre dire que vos jambes ne pourront plus jamais vous porter. Vous avez d'abord l'impression que c'est un mensonge, un cauchemar, puis vous essayez de les bouger et vous vous rendez compte que c'est vrai. Vous perdez une partie de vous.

Le lendemain, Marjane est revenue.

« Mademoiselle, je comprends ce que vous ressentez. Mes parents sont morts lors d'un bombardement. »

Mais je ne l'écoutais pas. Elle ne pouvait pas comprendre. Je ne marcherai plus jamais de ma vie. J'aurais préféré mourir.

Le jour d'après, Marjane est revenue. Avec un livre. Le genre gros et poussiéreux. Elle m'a dit :

« J'adore la poésie française, vous connaissez ? »

J'ai fait non de la tête.

« Eh bien vous avez tort. Victor Hugo, Baudelaire, Verlaine ont changé l'histoire, mademoiselle. Je sens que vous allez aimer la poésie française. »

Marjane était formidable. Sa famille était morte durant la guerre. Mais elle a été courageuse, elle a continué ses études de médecine, elle a eu son diplôme et a construit sa propre vie en aidant son pays et ses compatriotes.

Elle était à elle seule, mon seul exemple dans la vie. Elle passait des heures à me lire de la poésie. C'était sa passion. Un soir, elle m'a lu la célèbre poésie *Le voyage* tirée des *Fleurs du mal* de Baudelaire.

« *Amer savoir celui qu'on tire du voyage*, c'est beau, non ? Selon Charles Baudelaire le voyage ne nous apporte rien de bon, au contraire, il nous rend malheureux. Vous en pensez quoi, Mademoiselle ?

– Baudelaire a raison. Regardez-moi. Ce voyage m'a coûté mes jambes, a détruit ma vie et mon avenir.

– Moi, quand j'étais petite, mes parents étaient pauvres. Une fois, après cinq ans d'économies, ils m'ont offert pour mon seizième anniversaire un petit voyage organisé à Paris, le genre petit hôtel qui tombe en ruine, restaurants à deux euros... Vous voyez le genre ? Eh bien ça a été les cinq jours les plus beaux de ma vie. Paris est magnifique, j'ai rencontré des gens merveilleux, j'ai vu

la Tour Eiffel, la Seine, le Pont Neuf, les Champs Elysées... C'était magique. La nuit, Paris brillait de mille feux, les vitrines étincelaient... J'adorais entrer dans les supermarchés sentir les parfums, essayer le maquillage, admirer les bijoux... Chez nous tout cela était interdit à cause du nouveau régime...

Pour moi, le voyage c'est s'ouvrir sur la culture des autres, découvrir le monde qui nous entoure, rencontrer de nouvelles personnes, apprendre de nouvelles choses... Le voyage c'est le savoir.

Mais moi, j'ai été chanceuse. Mon père malgré la guerre était resté quelqu'un de très ouvert, il m'a fait découvrir la poésie, la culture, la musique de plusieurs contrées différentes. Selon lui le savoir est le meilleur moyen de défense. C'est comme ça que j'ai découvert la poésie française en pleine guerre. »

J'ai regardé Marjane, ses yeux étincelaient par le simple souvenir de cette ville magique.

Elle est restée un moment comme ça à se remémorer ses précieux moments.

Je n'ai pas osé troubler le silence.

Le lendemain, le docteur Satrapi est venu me voir. Il souriait. Je ne l'ai jamais vu sourire auparavant.

Il m'a regardé et a dit :

« Mademoiselle Emma, j'ai de grandes nouvelles pour vous.

Votre état s'est incroyablement amélioré. La semaine prochaine vous rentrez chez vous. »

J'ai passé toute ma dernière semaine à boire les douces paroles de Marjane.

Elle connaissait tellement de poèmes que j'aurais pu passer le reste de ma vie à l'écouter sans m'arrêter.

Elle m'a fait découvrir l'Europe à travers les mots. J'ai vu la

France, l'Italie, la Belgique, l'Espagne, et j'en passe.

Le dernier jour, elle est venue me dire adieu. Elle m'a souri et a dit calmement :

« J'ai deux cadeaux pour vous, le premier c'est ça. »

Elle m'a tendu un radiocassette.

« Il y a une cassette dedans, vous l'écoutez quand vous serez à l'aéroport. »

« Le deuxième cadeau c'est cette lettre. Vous l'ouvrirez avant d'écouter la cassette. »

Elle m'a regardé. Elle m'a serré dans ses bras et m'a embrassé sur les deux joues.

Il était temps de partir.

Une fois à l'aéroport, en attendant l'avion j'ai décidé de lire la lettre.

« *Amer savoir, que celui qu'on tire du voyage.* Baudelaire. »

Il y avait aussi deux pages déchirées.

Le poème *Le voyage* en intégralité.

Elle a dû les déchirer de son livre. Pour moi.

Puis j'ai mis mon casque et j'ai mis en marche le radiocassette.

Chère Emma,

Tu as dû trouver bizarre ma lettre, mais je trouve qu'elle résume parfaitement ton voyage.

Tu y as laissé une partie de toi, et tu y as vu des choses horribles. Mais tu as aussi transformé ma vie.

Grâce à toi j'ai aussi découvert une nouvelle partie de ce monde, une partie de toi.

Cette phrase te rappellera à jamais ce voyage qui t'a appris bien des choses amères.

J'en suis désolée.

Ton amie qui ne t'oubliera jamais.

Des larmes ont ruisselé le long de mes joues et y ont laissé un goût salé.

« Non j'ai aussi appris des choses merveilleuses Marjane. Je t'ai rencontrée, toi. »

1^{er} prix
CATÉGORIE > 2^{nde} / 1^{re} / T^{le}



Anaëlle Lahitte-Croharé

Classe de 2^{nde}

Section française

d'Awty International School

Houston

États-Unis

L'envol

Dans un silence caché par les bruits subtils de la nature, un nouveau signe de vie se faisait entendre à l'intérieur d'un arbre. Dans un nid méticuleusement établi par une maman rouge-gorge, on pouvait entendre le cognement d'un bec contre une coquille, et quelques secondes plus tard, parmi les écailles éparpillées, une petite créature percevait la lumière pour la première fois...

Un matin brumeux à Paris, fixée devant son écran d'ordinateur, Delphine attendait avec impatience la réponse de son patron. Après des heures d'attente, un message intitulé Voyage, avril 2012 finalement apparut. En l'ouvrant, Delphine émit un soupir de soulagement. Elle allait à Cuba! Son patron avait accepté qu'elle prenne le poste comme correspondante, afin de rédiger un reportage sur la vie quotidienne des Cubains sous leur régime politique, qui serait ensuite publié dans la prochaine édition du journal. Toute émue, elle bondit de sa chaise, sortit de son bureau, et, plus heureuse que jamais, courut dans les couloirs comme un oiseau prenant son envol pour la première fois...

Cela faisait maintenant quelques semaines que le petit rouge-gorge s'était familiarisé avec son environnement. Mais, malheureusement, son environnement était assez restreint : il s'agissait seulement d'une sombre cavité dans laquelle il vivait avec sa famille. Maintes fois il avait observé sa mère qui, pour chasser leur dîner, sortait dans une auréole de lumière qui semblait magique. Chaque jour, sa curiosité grandissait, et il était impatient de pouvoir découvrir le monde qui se cachait derrière lui. Comme un aveugle, il écoutait attentivement la musique de la nature, avec le ruissellement des cours d'eau, les gouttes de pluie contre le feuillage, les pics qui tapaient du bec contre les troncs, le bourdonnement des abeilles, le bruit des feuilles dans le vent qui faisaient tous partie de cet orchestre gigantesque.

Delphine était impatiente pour son excursion. Elle n'avait jamais voyagé étant jeune, et n'avait jamais pris un avion auparavant! Les livres *Eat. Pray. Love.* et *Le Tour du Monde en 80 Jours* la faisaient rêver, tant elle voulait découvrir ce monde mystérieux. Elle souriait aussi en pensant qu'elle pouvait finalement mettre son espagnol en usage! Soudainement, elle pensait à son amie d'enfance, Blanca, qui, à l'inverse de Delphine, ne voyait rien d'extraordinaire à voyager. Venant d'une famille expatriée, elle était jalouse de Delphine qui pouvait profiter d'un seul pays. Blanca était fatiguée de toujours changer d'école et d'amies, et elle avait avoué à Delphine que quand elle quitterait sa famille, elle ne voyagerait plus.

Laisant ces pensées de côté, Delphine avait l'impression de flotter parmi les nuages qu'elle apercevait à travers la fenêtre de l'avion. Elle distinguait également des morceaux de terre carmin sur lesquels le soleil répandait ses rayons, et ce puzzle de cou-

leurs la rendait davantage curieuse et impatiente.

Arrivée à la Havane, à Cuba, après avoir passé une nuit à l'hôtel, Delphine était prête à visiter les plages paradisiaques de l'île. Arrivée au bord de cette mer azur, elle observait avec émerveillement les bateaux flottant sur cette étendue d'eau qui brillait sous les rayons du soleil. Elle sentait ses pieds qui s'enfonçaient dans le sable chaud, et la beauté de ce paysage l'émouvait.

Après quelques heures de repos, elle se rendit à la ville à la recherche d'éléments pour son reportage. Cependant, la ville n'était pas ce qu'elle avait imaginé. Serrée entre six autres touristes, son taxi était une vieille Chevrolet bleue de 1957, en effet, la ville était remplie de vieilles voitures qui dataient d'avant la révolution cubaine. À chaque nouvelle rue, elle apercevait l'intimidante figure du *Che* sur les murs de bâtisses détériorées par les années. Finalement, elle sortit du taxi pour visiter certains quartiers. Les rues étaient aussi agitées que les vagues de la mer : de tous les côtés, des flots d'hommes, femmes, enfants, artisans, marchands et autres traversaient, rentraient et sortaient de petites échoppes. Certains enfants gonflaient des pneus de vélo ou ramassaient même des bouteilles en verre pour récupérer de l'argent. De nombreux sons sonnaient dans ses oreilles, entre le bruit des pieds qui traînaient, des marchands qui hurlaient pour vendre leurs produits, les coups de marteau, les cris d'enfants ; cet ensemble reflétait l'activité abondante des rues cubaines.

Après avoir parcouru différentes ruelles, Delphine réfléchit sur cette disparité sociale choquante. Elle se souvenait du quartier aisé de son hôtel où les habitants avaient de belles maisons entretenues, avec de l'électricité ; cependant, les quartiers qu'elle traversait à ce moment-même étaient l'inverse. À l'école, elle

avait étudié les conditions de vie disparates dans le monde, mais de le voir en réalité était complètement différent. Non seulement la pauvreté de cette ville la choquait, mais également la présence d'officiers de police à chaque coin de rue. Son patron l'avait prévenue : elle devrait être prudente, car il était commun pour certains journalistes de se faire arrêter ou d'être pris en otage. Il fallait donc qu'elle demeure discrète lorsqu'elle interrogerait certains habitants...

Aujourd'hui était le grand jour pour le petit rouge-gorge ! Il allait pour la première fois sortir de chez lui et découvrir ce monde mystérieux... Il sortit sa tête de la cavité et vit, dans la grande lumière du jour, une somptueuse forêt verte. Les yeux grands ouverts, il était tellement impatient qu'il bondit hors de son nid, mais, maladroit, il était encore incapable d'ouvrir correctement ses ailes, et il fit une immense chute jusqu'au sol. Son cœur minuscule battait la chamade tant il avait eu peur. Il se remit sur ses deux pattes, et cette fois-ci, en se concentrant, il essaya de nouveau. Après de nombreux essais, il parvint finalement à voler correctement. Il monta si haut qu'il était maintenant au-dessus des arbres, et une vue majestueuse se trouvait tout autour de lui : la *Sierra Maestra*. Ses yeux scintillaient devant cette étendue verdoyante et il vola, plus vite que jamais, au-dessus de cet océan vert. Le petit rouge-gorge commença un long voyage, et il ignorait où cela le mènerait...

Delphine s'avança discrètement vers un enfant qui était agenouillé près de sa demeure. Quand il leva la tête, il sembla étonné, mais il devint soudainement effrayé. Il regardait autour de lui,

comme s'il vérifiait que des officiers ne les observaient pas. Delphine le rassura et dit en espagnol; « Je ne te veux aucun mal. Je souhaite seulement te poser quelques questions ». L'enfant, toujours craintif, recula lorsque Delphine se baissa près de lui. Il lui dit : « Si vous voulez me parler, allons ailleurs. Je connais un endroit où personne ne nous verra ». Avant qu'elle ne puisse lui répondre, il l'emmena, quelques rues plus loin, dans un cul de sac isolé et sombre. Delphine ne savait pas par où commencer. Elle lui posa différentes questions, en lui demandant qui était sa famille, comment ils vivaient, s'il allait à l'école... Malgré ses conditions difficiles de vie, elle lui demanda s'il était tout de même heureux. Le garçon semblait surpris par cette question, et il répondit : « À vrai dire, je n'y ai jamais vraiment pensé. Je n'imagine pas ma vie autrement... Et, enfin, oui, je crois que je considère ma vie comme heureuse... Je reste toujours avec ma famille et nous sommes très proches ». Delphine lui demanda ensuite s'il n'avait jamais voulu visiter un autre endroit que son pays. Choqué, le garçon dit « Ma grand-mère m'a toujours répété, *Amer savoir celui qu'on tire du voyage*. Elle pense que partir de chez soi n'apporte pas de joie. Le bonheur est avec sa famille et sa patrie, et s'éloigner d'elle, c'est l'abandonner. Sa patrie, c'est son identité. Donc non, je n'ai jamais souhaité quitter mon pays, je veux rester avec ma famille et être toujours à ses côtés pour l'aider ». Delphine le remercia, et continua son excursion à travers les rues de la ville. Les mots du petit garçon restaient gravés dans ses pensées, tant elle était choquée par cette réponse inattendue...

Cela faisait maintenant plusieurs jours que le petit rouge-gorge avait quitté sa famille. Son voyage n'avait pas été aussi tranquille

qu'il l'avait imaginé; au contraire, il avait été confronté à de nombreux périples. En effet, il n'avait presque pas survécu lorsqu'une bourrasque de vent l'avait emporté. En effet, il lui avait été impossible de contrôler ses ailes, et il avait failli mourir. Ce périple lui avait fait constater la toute puissance de la nature et il était étonné de voir qu'elle pouvait être à la fois majestueuse et belle, mais également très dangereuse. Il comprit comment la vie était précieuse, mais aussi comment elle pouvait facilement s'envoler comme une feuille dans le vent...

Malgré son incroyable expédition à travers Cuba, sa famille commençait à lui manquer. Ces derniers jours, il revoyait dans ses pensées la magnifique *Sierra Maestra* où se trouvait l'arbre dans lequel il était né. Son voyage l'avait emmené à travers d'innombrables paysages; il avait découvert la mer, des zones rurales et urbaines, et avait aussi survolé toute la chaîne de montagnes. Cependant, il décida qu'il était temps de revenir chez lui...

Après une semaine à Cuba, Delphine était prête à revenir en France. Ce voyage avait été magnifique, mais la France lui manquait déjà. En pensant à Paris, les mots du petit garçon lui revenaient à l'esprit. Selon lui, voyager n'avait aucun avantage, car on peut être heureux en profitant de sa propre patrie et de sa famille. Même s'il vivait dans un pays avec un gouvernement oppressif, ce petit garçon trouvait de la joie avec sa famille et son pays natal. Delphine pensait ensuite aux personnes obligées de fuir leur patrie à cause des guerres, des gouvernements ou d'autres obstacles. D'autres, par contre, ne s'attachaient pas nécessairement à leur pays natal comme le garçon cubain puisqu'ils l'avaient

quitté dans leur enfance. Elle repensait aussi à son amie expatriée qui n'appréciait plus les voyages, ou au contraire, à ceux qui n'en avaient pas les moyens. Elle réfléchit également sur son propre désir de voyager, et qu'enfin, sa découverte de Cuba l'avait à la fois émerveillée, instruite et choquée. Embrouillée par toutes ces pensées, Delphine conclut que le voyage était un terme vague, tellement il pouvait illustrer différentes situations. On peut être forcé de voyager, ou au contraire, avoir le choix. Comme la nature, un voyage peut être accompagné de dangers, de malheurs, d'épreuves, mais peut aussi être plein de merveilles, de découvertes et de bonheur. Il dépend aussi de la manière dont on décide de le vivre, soit avec bonne humeur, anticipation et excitation, ou avec langueur comme son amie Blanca. Tout le monde a différents avis concernant le voyage qui dépendent de notre culture et de notre façon de vivre. Pour Delphine, le voyage était une opportunité sublime pour s'enrichir en découvrant différents peuples, cultures et paysages.

Avec ces pensées en tête, Delphine s'approcha du taxi qui l'amènerait à l'aéroport, et levant la tête au ciel, elle aperçut dans le ciel bleuté un oiseau qui ressemblait à un rouge-gorge. Elle entra dans le taxi; elle était prête à prendre l'avion, et, tout comme l'oiseau, à s'envoler vers sa belle Tour Eiffel...

2^e prix
CATÉGORIE > 2^{nde} / 1^{re} / T^{le}



Marie Szczurek

Classe de 2^{nde}

École d'entreprise Total

Aberdeen

Royaume-Uni

La vie des autres

« Raphaël, attrape ! »

Le ballon atterrit sur ma tempe gauche, percutant par la même occasion mes lunettes de soleil.

« Oscar ! Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas jouer ! ai-je grommelé en vérifiant que mes Ray-Ban n'étaient pas rayées.

– Allons, intervient ma mère, détends-toi, c'est les vacances ! »

En effet nous voilà en vacances (enfin tout est relatif), et ce séjour surprise en Côte d'Ivoire fait plaisir à tout le monde. À tout le monde sauf à moi. Quand je dis tout le monde cela signifie toute la famille Dubois. Il y a mon père Clément, important pilier de l'entreprise d'agro-alimentaire *Fredrik*. Ensuite vient ma mère Debora dont les principales activités sont de dévaliser la rue de la Paix et de se colorer et décolorer les cheveux. Et pour finir mon insupportable petit frère.

Cela faisait déjà quelques semaines que mes parents étaient sur les nerfs. Mon père revenait souvent tard du travail. La plupart du temps il enlevait son smoking, se servait un verre et commençait à se plaindre à ma mère à propos d'un client. Dans ces cas-là maman le fixait sans rien dire et finissait par pleurer

en déclarant qu'il avait de la chance d'avoir une vraie vie active, que la sienne ne menait à rien, et qu'elle en avait assez de tout cela. Et oui, malgré des heures chez le psy et des cadeaux *Chanel*, ils continuaient chaque jour à se hurler dessus.

Au final, mon père a eu la *brillante* idée de partir dix jours au soleil. Nous avons donc quitté notre maison de Saint-Cloud pour l'*Abidjan Hôtel* en plein milieu du deuxième trimestre. Et à présent les querelles semblent loin. Malgré cela, personne ne m'a demandé mon avis à moi. Le fait qu'on m'embarque de force dans un horrible hôtel 4 étoiles, dans un pays où l'on frit tellement il fait chaud, ne me plaît pas du tout. Et mon père a fini par s'en apercevoir.

« Mais enfin, Raphaël, s'énerve mon père, qu'est-ce qu'il y a à la fin ? On prend du bon temps au lieu de travailler et tu n'es pas content ? C'est à cause du lycée ? Je t'ai déjà dit que j'ai averti le principal. Et puis il faut qu'on te dise...

– C'est pas ça papa ! dis-je en me levant du transat. C'est que je vais tout rater et pas seulement les cours ! Dylan devait faire une *SUPER* fête ce week-end et je serai le seul à ne pas y être !

– Si ce n'est que ça, reprend-il, tu demanderas à tes amis de te raconter. Mais tu dois savoir...

– De toute manière vous ne comprenez rien, vous vous fichez complètement de moi ! On dirait que vous voulez me gâchez la vie ! »

Sur ces mots, je gravis l'escalier de marbre de la terrasse privée et retourne vers ma chambre. Je m'étale sur le matelas tout en continuant à râler. Mes devoirs à rendre trônent à côté de moi. Comme si j'étais d'humeur à faire un exposé sur Baudelaire ! Une demi-heure après, on frappe à la porte et la tête de ma mère apparaît.

« Coucou ! Je te dérange ? »

Elle s'assoit au bord du lit.

« Écoute, je sais que ce n'est pas facile d'être séparé de tes amis. C'est pour ça que je préfère t'annoncer quelque chose d'important maintenant. C'est mieux pour toi, au lieu de le découvrir au dernier moment. »

Encore la tête enfoncée dans l'oreiller, je ne prête pas attention.

« Tu sais qu'en ce moment c'est compliqué avec ton père. Alors il a finalement décidé d'accepter d'être muté à Lyon. Ce qui veut dire que l'on va devoir déménager. Je sais que c'est dur, mais là-bas ça va être plus simple pour nous tous. »

Cette annonce me fait l'effet d'une bombe. Je ne vois pas ce qui pourrait m'arriver de pire. Soudainement, je me remets sur pied, la regarde longuement et cours. Je cours tout simplement. Je ne regarde même pas devant moi. J'entends mon père crier dans mon dos mais je ne m'arrête pas. Je zigzague entre les arbres décoratifs et les portails, et finalement je me retrouve face à la mer. L'horizon est magnifique : un immense ciel bleu surplombant une eau turquoise, mais je n'y prête pas attention.

Je suis complètement essoufflé et les paroles de ma mère résonnent toujours dans ma tête. C'est sûr, ma vie est finie ! Comment peuvent-ils me faire ça ? Je continue à marcher sur le sable fin. Après cette révélation, je n'ai aucune envie de rentrer à l'hôtel. Autour de moi, des gens rient, s'éclaboussent, d'autres se reposent sur des transats. Et moi, je ne fais que penser à moi sans vraiment les voir. Un moment après, je commence à avoir très chaud et mal aux pieds. Je regarde autour de moi et m'aperçois qu'il n'y a plus personne. Je crois bien avoir marché beaucoup plus que je ne le pensais. Combien de temps ? Dix minutes ? Une heure ? En tous cas me voilà bien loin de l'hôtel. Bon, ai-je pensé, ce n'est pas grave, il suffit de faire demi-tour. Quand je

m'apprête à repartir, je découvre un enfant derrière moi et ne peux m'empêcher de sursauter.

« M'sieur, m'sieur tu viens d'où? T'es pas d'ici non? » dit-il. Il devait avoir 9 ans. Il portait un tee-shirt rouge et un bermuda taché, mais il était pieds nus.

Je n'ai même pas eu le temps de répondre qu'une horde d'enfants se jette sur moi, m'assaillant de questions et me tirant de tous les côtés.

« Dis, qu'est-ce que tu fais ici? Tu veux jouer? »

Les petits, ça n'a jamais été mon truc et surtout pas quand ils sont une dizaine à me tourner autour. J'essaye donc de me dégager de mon mieux.

« Lâchez-moi enfin! »

Finalement je réussis à m'extirper de la masse. Mais cela ne les empêche pas de revenir à l'assaut. La solution qui se présente à moi est donc la fuite. Si un jour on m'avait dit que j'allais courir à travers une ville que je ne connais absolument pas, juste pour me débarrasser d'une armée de gamins crasseux, je ne l'aurais pas cru. Pourtant c'est bien ce qui est en train d'arriver. Mais au bout de cinq minutes de course intense, je parviens à les semer.

« Je crois bien, ai-je pesté essoufflé, que je n'ai jamais fait autant de sport. C'est vraiment la pire journée de ma vie. »

Je suis adossé à un mur en crépi, caché entre deux bennes. J'inspecte agacé mon polo Kaporal recouvert de traces de doigts. À présent il est temps de rentrer et pour de bon. Le problème c'est que je ne sais pas du tout où je suis. Pendant la course poursuite, j'ai quitté la plage, mon unique point de repère. J'essaie de retourner sur mes pas mais j'ai l'impression de tourner en rond dans le quartier. Un vrai labyrinthe!

Au final je finis par trouver une sortie, mais c'est pour tomber sur une sorte de terrain vague où se dressent des cabanes de tôles. Je me retrouve face à un dilemme : continuer à chercher pendant des heures ou m'aventurer là-dedans au risque de me perdre encore plus. Tant pis ! De toute manière ça ne peut pas être pire. Mais je m'aperçois quelques instants plus tard que je me suis trompé. Me voilà dans un immense dédale de tentes en carton, de maisons en planches qui s'étendent à n'en plus finir. Un sol en terre recouvert de canettes et de morceaux de plastique ainsi qu'une odeur abominable viennent compléter le tout.

Je comprends alors : je suis dans ce qu'on appelle un bidonville. On m'avait déjà conté la misère y régnant mais la vérité est d'autant plus frappante lorsque vous vous y confrontez.

Il y a une troupe de gens qui semblent m'observer au loin. Je ne sais plus quoi faire et commence sérieusement à paniquer. Et ça empire lorsqu'un garçon se détache du groupe pour venir me voir.

« T'es perdu ? » demande-t-il simplement.

Il a l'air d'être plus vieux que moi, et je remarque sur sa joue une éraflure qui contraste avec sa peau chocolat.

« On peut dire ça, oui, dis-je en me mordant les lèvres.

– T'habites où ?

– À l'Abidjan Hôtel.

– Mon père sait où c'est, il peut te ramener. »

Une lueur d'espoir s'allume et j'accepte de le suivre chez lui tout en restant méfiant.

Au passage j'observe des gens qui me semblent plus piteux les uns que les autres. Il y a des vieilles femmes, des bambins, des adolescents... tous entourés de poussière et me fixant étrangement. C'est vrai qu'on me remarque avec mon teint clair et mes habits.

Puis on s'arrête. Je mets du temps à comprendre que la maison de mon sauveur se trouve devant moi. Il s'agit d'une habitation d'à peine deux mètres de haut, constituée de quatre murs et d'un toit en tôle.

Je m'assois mal à l'aise sur une planche en face du garçon. Il me dit que son père ne va pas tarder à rentrer du travail, puis il commence à me questionner et en profite aussi pour parler de lui. Malgré son accent prononcé, j'arrive à comprendre qu'il s'appelle Musimbwa. Je m'étonne du fait qu'il n'aille pas à l'école et que la pièce où nous sommes soit la salle à manger mais aussi la chambre à coucher de toute sa famille (c'est à dire de six personnes).

Enfin le chef de famille arrive. Il est grand et paraît fort, bien qu'une certaine maigreur et fatigue soient présentes. Il est surpris de me voir chez lui mais reste poli. Et c'est avec le sourire qu'il me reconduit jusqu'à la plage. Nous devons retraverser le bidonville et pendant ce parcours, je reste les yeux baissés, incapable d'affronter encore l'affligeant spectacle s'offrant à moi.

Il insiste même pour me raccompagner à l'hôtel, mais je refuse l'offre : je vois bien qu'il a autre chose à faire. Je le remercie et pars.

Lorsque je rentre c'est un accueil glacial auquel j'ai droit pour avoir disparu trois heures.

Mais cela n'a pas d'importance. Je ne fais que repasser en boucle dans ma tête les événements de la journée, surtout la rencontre avec Musimbwa.

Pour le dîner, nous nous installons tous les quatre sur la terrasse. Soudain, Oscar pointe du doigt l'horizon et dit, dégoûté :
« C'est quoi ça ? Ce n'est pas beau du tout ! »

Je regarde à mon tour et m'aperçois qu'il désigne le bidonville.

« Si j'étais le président, je ferais tout raser ! reprend-il. »

Impossible de me contrôler plus longtemps : la gifle file.

« Raphaël ! Qu'est-ce qui te prend ? Éclate ma mère. Viens t'excuser auprès de ton frère ! »

Celui-ci pleure bruyamment mais je m'empresse de retourner dans ma chambre. Je ne comprends pas ce qui m'a pris. J'ai l'impression que quoi qu'il m'advienne, je n'ai pas de véritable raison de me lamenter. La mutation de mon père, la fête de Dylan, ma future punition pour avoir frappé Oscar... ce n'est rien en comparaison de la vie que peuvent mener certaines personnes. Avoir compris cela me laisse un goût acide dans la bouche.

Je regarde mon devoir de français resté en plan et me souviens d'une phrase dite en cours qui ne m'avait alors pas choqué mais qui maintenant prend une tournure différente dans mon esprit : *Amer savoir celui qu'on tire du voyage*. J'approuve Baudelaire : je ne suis pas prêt d'oublier le sentiment que m'a laissé l'excursion d'aujourd'hui.

3^e prix

CATÉGORIE > 2nde / 1^{re} / 1^{er}



Youssef Bensellam

Classe de 2nde

Groupe Scolaire Osui Le Détroit

Tanger

Maroc

L'envol

Il la suivait du regard. Elle disparaissait par moments, puis réapparaissait, légère, presque gracieuse, agitant imperceptiblement ses ailes. Elle était devenue sa compagne, la mouche. Dans son bureau, Farid avait même noté ses habitudes : elle volait d'abord haut, puis plus bas, dessinant le même motif saccadé, rythmé par la musique monotone de son bourdonnement. La musique se faisait de plus en plus lente, les yeux de Farid de plus en plus lourds... Il sombra dans un profond sommeil.

« Veuillez attacher vos ceintures, nous décollons dans quelques instants! », on entendait à peine la voix de l'hôtesse de l'air, couverte par le vrombissement assourdissant du moteur. Il était assis près du hublot. À sa gauche, un homme et une femme, dont les visages lui semblaient familiers. Il n'arrivait cependant pas à les reconnaître. Ils étaient en pleine conversation; il essaya vainement de se joindre à eux mais aucun son ne sortait de sa bouche. Il se mit à observer autour de lui, il y avait au moins une centaine de personnes et toutes semblaient avoir fait connaissance, chacun discutait avec son voisin, parlait de la pluie et du beau temps. « Il paraît

que la météo est mauvaise... » « C'est la troisième fois en quatre mois qu'un avion s'écrase... ». L'hôtesse de l'air le sortit de sa rêverie, elle lui adressa un sourire charmant, elle était vraiment belle, ses lèvres étaient peintes à la perfection, sa voix était si pure... Son cœur chavira... Il n'arrivait pas à croire que c'était à lui que s'adressait ce sourire si charmant!

« Je vous prie de bien vouloir éteindre tout appareil électronique monsieur, cela pourrait nuire au décollage de l'avion. »

Il la trouvait si belle qu'il en retrouva même l'usage de la parole, le temps de lui répondre... avant de se rendre compte qu'elle posait le même regard envoûtant et adressait le même sourire travaillé à tous, en volant inlassablement d'un passager à l'autre. Le signal lumineux indiquant qu'il fallait boucler les ceintures s'alluma, une vague de cliquetis s'empara du Boeing, et l'avion prit de plus en plus de vitesse. La femme à sa gauche s'accrocha à son siège, et, tirant sur les accoudoirs, lui effleura la main. Il se retourna mais vit qu'elle ne lui prêtait aucune attention. L'avion prenait de l'altitude, Farid serrait les accoudoirs à s'en faire blanchir les phalanges. Enfin l'avion se redressa, les passagers poussèrent un soupir de soulagement, et certains retirèrent même leur ceinture. D'autres, plus anxieux, préférèrent la laisser encore quelques instants.

Une violente secousse. Brusque. Farid jette un regard furtif à travers le hublot, un nuage de fumée opaque lui brouille la vue. Encore une secousse. L'avion tanguait dangereusement, vacille, perd de son élan, et comme un aigle qui fond sur sa proie plonge vertigineusement. Les voix des passagers s'unissent en un long cri d'effroi qui déchire le silence de la nuit. Seul Farid reste muet,

il s'efforce de sortir ne serait-ce qu'un seul son de sa bouche béante, mais sa voix s'étrangle, demeure inaudible. La terreur s'empare de lui à l'idée que personne ne puisse le secourir. Il essaye de se remémorer les gestes mimés par l'hôtesse de l'air au décollage de l'avion, en cas d'extrême urgence. La vanité de ce protocole stupide lui arrache un sourire nerveux. Mais où était-elle passée ? Elle seule pouvait lui rendre la parole ! Il la suivit du regard. Elle disparaissait par moments, puis réapparaissait, légère, presque gracieuse dans ce tourbillon de panique. L'hôtesse virevoltait d'un siège à l'autre, au-dessus de tout affolement, elle assurait son rôle, elle servait des mensonges assaisonnés de sourires à des passagers avides et insatiables. Curieusement, tous les gestes des passagers semblaient comme tournés au ralenti... La femme, aérienne, échappait à la torpeur dans laquelle semblaient enlisés les voyageurs. Mais le plus embourbé de tous, lui, commençait à prendre plaisir au ballet allègre de la fée aux lèvres peintes. Puis soudain, sans crier gare, l'avion piqua du nez. Il cligna des yeux par réflexe, s'attendant à l'impact. Et il se réveilla brutalement.

Elle était morte, la mouche. Il venait de la tuer, son unique compagne, au sortir de son cauchemar. Ses mains l'avaient trahi, laissant s'écraser la tête sur son bureau, où la malheureuse avait fait une brève halte. La mort de la mouche le bouleversa. Le cœur serré et la bouche sèche, il l'enveloppa dans un mouchoir avant de la déposer délicatement sur le bord de la fenêtre. Happée par le souffle d'une brise, elle ne tarda pas à disparaître, ne laissant une trace d'elle que dans son souvenir.

Il regarda sa montre, il était midi. C'était l'heure de manger. Il

prit soin de vérifier qu'il avait bien fermé la porte de son agence avant de sortir. Il se dirigea comme à son habitude vers la petite *Pizzeria Jamila*, s'installa à la table devant la fenêtre. Le serveur ne prit pas la peine de prendre la commande, il savait déjà ce qu'il désirerait manger. Il était de retour au bureau une heure plus tard, sa tasse de café à la main, guettant l'arrivée des rares clients.

Un touriste allemand finit par entrer avec sa compagne. Le couple semblait se disputer ou du moins leur conversation était très animée. Ils lui tendirent un coupon et il comprit qu'il devait valider leurs réservations faites par internet. Il exécuta sa tâche, combinant inlassablement les mêmes touches. Ses doigts avaient pris l'habitude de ce geste, et il effectuait cette manœuvre à une vitesse hallucinante. Farid n'arrivait cependant pas à se défaire de la sensation étrange qu'il avait déjà vécu cette scène... Il repensa en effectuant son travail au rêve qu'il avait fait, à la femme qui avait su mettre de la vie dans un tableau si tragique. Il tenta de se replonger dans son rêve, en vain. Il lui restait encore deux heures avant de rentrer chez lui, deux heures qu'il passerait à regarder voler... Mais elle n'était plus là. Il venait de perdre d'un seul coup les deux seuls êtres qui lui permettaient d'échapper ne serait-ce que quelques instants à la routine permanente dans laquelle il vivait. C'est alors que le déclic se produisit. Cette sensation étrange de déjà vu, ce sentiment de solitude si intense, cette femme aux lèvres peintes, la mouche ! Tout était clair désormais... Il eut un petit sourire triste. C'était donc ça la signification de ce rêve énigmatique, de ce voyage épouvantable !

La femme légère, aérienne qui virevoltait d'un voyageur à

l'autre sans jamais s'adresser à lui vraiment, c'était sa mouche ! Son hôtesse à lui, qui l'attendait chaque jour dans son agence où les voyageurs se faisaient si rares, et avec lesquels il communiquait si peu.

Oui, tout était clair à présent, mais pas moins amer. Baudelaire n'avait pas tort : *Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!* Son voyage onirique à bord de cet avion lui avait dévoilé la vérité sur sa vie... Une vie qu'il menait de la même façon depuis bientôt dix ans, une vie de routine, solitaire, sans aucune ambition, sans aucun but... Il aurait aimé ne pas s'être rendu compte de l'horreur de sa situation, il aurait voulu revenir en arrière, mais le rideau s'était levé et il savait qu'il ne pourrait plus se contenter désormais de cette vie dénudée de tout sens. Ah ! Il se découvrait de plus en plus tel que le voyait la société, tel que le monde le percevait... Qu'avait-il fait dans sa vie ? Pourquoi était-il là ? Quelqu'un se rappellerait-il un jour qu'un homme nommé Farid avait existé ? Il ne voulait plus être cette personne anonyme, inaudible ! Son rêve l'avait bouleversé, il n'était plus le même, il ne supportait plus sa solitude... Il avait besoin d'une compagne, d'une vraie et non d'une mouche qui rythmerait ses journées. Il était grand temps de changer, grand temps de réaliser quelque chose qui le distinguerait du reste des hommes. Maintenant qu'il savait, il devait agir, pour rendre ce savoir le moins amer possible, car le savoir appelle l'acte, sans ça...

Et c'est plein de bonnes résolutions qu'il regarda sa montre. Vingt heures, il était temps de quitter le bureau. Il prit soin de vérifier qu'il avait bien fermé la porte de l'agence avant de sortir.

CONCOURS EN LANGUE ARABE

“

*Amer savoir, celui
qu'on tire du voyage!*

| CHARLES BAUDELAIRE”

1^{er} prix
CATÉGORIE > 4^e / 3^e



Nour Hassan

Classe de 4^e

École française internationale

Djeddah

Arabie Saoudite

*Ne joue pas avec le feu sinon tu te brûlerais les doigts!**

Qui, parmi nous, n'a jamais entendu cette expression quand il était tout petit, incapable de distinguer le vrai du faux, le bien du mal? Mais, qui n'a jamais eu cette curieuse tentation de toucher ces flammes ardentes et étincelantes malgré la prévention des adultes?

Qui n'a jamais pleuré à chaudes larmes ses doigts brûlés et endoloris? Qui n'a jamais fait à sa mère mille promesses de ne plus recommencer la même erreur?

Amères sont les leçons qu'on tire du voyage!

Amers sont les voyages qu'on fait dans la vie!

Chaque voyage a sans nul doute un sens profond et une leçon de morale qu'on tire pour la vie en pérégrination.

C'est ainsi que nos voyages se diversifient. Il y a le voyage sapientiel pendant lequel l'on puise dans l'intarissable connaissance. Mais, il y a aussi le voyage spirituel durant lequel on s'approche de son créateur et on contemple le superbe univers. Il y a également le voyage en quête d'amour au cours duquel on s'exalte pour chaque larme versée par le bien aimé. Des voyages qui nous font vivre des moments contradictoires de tristesse et de bonheur,

* La traduction de la nouvelle en langue française est suivie de sa version originale en langue arabe.

de rencontre et d'adieu, de récompense et de châtement, de vie et de mort. Ces sentiments laissent certainement au fond de nous des marques gravées dans la mémoire. Mais, ils contribueraient peut-être à former la personnalité de chacun de nous.

J'étais chez moi, en famille, assise dans la salle de séjour en train de lire, lorsqu'on sonna à la porte. Mon petit frère accourut pour ouvrir. Mon père le suivit aussitôt. C'est qu'on reçoit rarement des invités sans prévenir. Derrière la porte, un homme, de grande taille, chétif, vêtu d'une veste noire, une valise en cuir marron à la main. Il avait l'air sérieux et tendu.

Mon père lui fit bon accueil :

« Que la paix soit sur vous monsieur Tayssir : Comment ça va ? Comment va la famille ?

– Tout le monde va bien » répondit monsieur Tayssir en souriant.

Puis, il se retourna vers mon frère avec un large sourire :

« Tel père, tel fils ! Comment ça va mon grand ?

– Je vais très bien, merci. », sourit Youssef en lui serrant la main. Ils éclatèrent tous de rire puis ils pénétrèrent dans la salle de séjour où j'attendais avec ma mère de voir l'invité surprise. Ma mère et moi lui souhaitâmes la bienvenue. Mon père nous demanda à mon frère et à moi de regagner chacun notre chambre afin de parler avec maman et monsieur Tayssir.

J'avais toujours de l'admiration pour mon père et j'étais toujours fière de lui. C'était un chirurgien. Son travail était de sauver les gens et de soulager les souffrants. Et, bien que cela soit parfois à notre détriment, le fait de le voir content après avoir terminé une opération avec succès, me faisait oublier tous mes soucis et tous mes chagrins. Ce qui me comblait de bonheur c'était

de l'écouter me raconter les histoires de ses pauvres patients. Contents d'avoir guéri, ils lui souhaitaient de bonnes choses et une longue vie.

Quant à ma mère, elle était dentiste. Je n'avais pas avec elle ce rapport traditionnel d'une fille à sa mère. Elle était ma sœur, mon professeur, mon amie et mon ange gardien. Son travail ne se limitait pas aux heures de service. Elle ne demandait jamais de congé pour se reposer. Elle n'était jamais fatiguée, ne se plaignait jamais et ne se résignait jamais quelles que soient les difficultés à affronter. Elle avait toujours le sourire quelle que soit la gêne qu'elle éprouvait.

J'ai continué à lire mon livre dans ma chambre alors que mon frère était parti jouer dans la sienne. Ils ont continué à parler pendant plus d'une heure. Je pouvais les entendre murmurer de temps à autre. Enfin la porte d'entrée s'ouvrit. Monsieur Tayssir s'en alla après nous avoir dit au revoir. Ce jour-là, je n'ai pas accordé grande importance à cette visite. Je n'ai même pas pensé à ce que cet homme étranger aurait voulu demander à mon père. Je ne savais pas à ce moment-là que cette visite allait changer ma vie.

La semaine suivante, la famille était à table pour le déjeuner. Ma mère, contrairement à ses habitudes, était ailleurs. Mon frère fut le premier à briser le silence en manifestant, comme d'habitude, son mécontentement à propos de la nourriture :

« Pourquoi as-tu fait du poisson, maman, alors que tu sais bien que je n'aime pas la chair blanche ? J'aurais aimé manger de la viande rouge uniquement. Je déteste... »

– Désormais tu mangeras tout ce qu'on t'offrira et tu remercieras Dieu pour ses bienfaits. Tu fais la fine bouche alors qu'il y

a des gens qui ne trouvent même pas cette nourriture dont tu te plains », s'écria mon père en interrompant mon frère et en retenant l'attention de tout le monde.

Il ferma ensuite les yeux, respira à pleins poumons puis il poursuivit calmement : « Désolé d'avoir haussé le ton. Allons terminer notre déjeuner. Votre mère et moi avons quelque chose à vous annoncer ».

Nous nous sommes retrouvés dans la salle de séjour. Au bout de quelques minutes de silence, qui ont paru des heures entières, mon père prit la parole :

« Un ami est venu nous rendre visite, il y a quelques jours, monsieur Tayssir. Il travaille dans une association caritative qui s'occupe d'envoyer des aides aux réfugiés partout dans le monde. On nous a ainsi choisis, votre mère et moi, pour partir six mois dans un camp de réfugiés syriens en Jordanie afin d'apporter une aide médicale aux victimes de la guerre. »

Le temps sembla s'arrêter. La nouvelle me choqua. Je ne pouvais m'empêcher de fondre en larmes. Je courus me jeter dans les bras de ma mère en la suppliant de ne pas partir. L'angoisse m'envahit entièrement et paralysa ma faculté de penser. Comment ne pas avoir de crainte alors que mon père était en passe de nous emmener dans ce pays où la guerre faisait rage. Cette guerre a ravagé tout le pays même les cœurs de ceux qui l'ont tant aimé ? Comment cela pourrait se faire alors que les missiles tombaient sur les civils comme de la pluie ? Comment partir là où le feu de la haine a ravagé les cœurs des milliers d'innocents et a attisé le désir de vengeance dans les cœurs des opprimés ?

Ça m'a toujours étonnée de voir ce que les êtres humains peuvent faire avec un morceau de ferraille. Ça m'a toujours

consternée de voir un être humain tuer son semblable pour des bagatelles ou pour une simple différence d'opinion. Combien est grande mon affliction de voir quelqu'un tuer un enfant inoffensif et innocent qui n'avait qu'un seul espoir dans la vie : vivre en paix au sein d'une famille sans crainte!

Combien est profond mon regret pour les larmes de ces enfants orphelins, ces mères en deuil et ces veuves affligées!

J'ai regardé ma mère, ensuite mon père, puis je leur annonçai :
« Je viendrai avec vous pour vous aider .»

Le mercredi 31 juillet 2013, après beaucoup de tractations, nous sommes arrivés, mes parents et moi dans la ville de Mafraq en Jordanie. Là, un responsable délégué de l'association nous accueillit puis il nous accompagna au camp à l'est de la ville. Le chauffeur, dénommé Bassam, un résident du camp, nous raconta son histoire en route :

« J'ai passé toute ma vie à Damas, je n'aurais jamais imaginé la quitter et je ne l'ai jamais voulu. C'était la meilleure terre qui abritait les meilleurs gens. Mais la vie des êtres humains est bien étrange et elle regorge de contradictions! L'année passée, j'ai réussi par miracle à me sauver avec mon épouse et mes deux enfants après l'explosion du quartier où nous vivions. J'y ai perdu mon frère aîné. Comme vous le voyez à présent, je travaille comme chauffeur de taxi à l'intérieur du camp. J'en sors rarement. Nous menons une vie modeste, mais je remercie Dieu que ma famille ait la vie saine et sauve. Je ne veux rien d'autre que de vivre en paix! »

Le délégué présenta à mes parents leur emploi du temps : travailler douze heures par jour au cabinet du camp. Leur travail consistait à examiner les nouveaux arrivants et secourir les vic-

times, et, en cas d'urgence, ils pourraient être appelés à intervenir dans certaines villes syriennes. Quant à moi, je devais assurer un soutien dans l'école, distribuer les parts alimentaires et être vendeuse dans une boutique. Deux heures après une longue explication des tâches à accomplir, la voiture s'arrêta devant une porte noire ouvragée qui s'ouvrit aussitôt. Je fus sidérée par ce que je vis : le camp de Zaatari semblable à une cité. Les rues n'étaient que des passages étroits, les demeures, des tentes ternes et identiques. Le sol, terreux, les gens, désespérés et abattus. J'ai pu remarquer de petites échoppes et quelques bureaux administratifs de fortune. Quelques garçons de sept ans à peu près jouaient avec une boule faite de chaussettes noires. Quant aux enfants plus âgés, ils aidaient leurs parents à ranger les tentes et à transporter les rations alimentaires. De même, les filles aidaient leurs mères à préparer à manger et à faire les tâches ménagères.

Les enfants, en dépit de la différence d'âge et d'aspect, avaient quelque chose de très fort en commun : on leur a spolié leur enfance, leurs rires, leurs sourires, leurs souvenirs et leur plaisir. On leur a dérobé leur envie de vivre. Bien plus, certains d'entre eux ont été forcés à se séparer de leurs parents. La guerre et les circonstances difficiles les ont obligés à vieillir avant l'âge. La poussière et la fatigue ont dissimulé toute expression d'innocence.

On nous a déposés devant notre tente qui ne différait guère des autres ni par la forme ni par la taille. Elle était vide mis à part trois matelas et quelques ustensiles ordinaires avec une seule lampe pour avoir de la lumière. Elle était vide de tout appareil électroménager et de tout autre moyen de confort ou de distraction. Nous avons posé nos affaires et nous nous sommes préparés à passer une nuit inconfortable et froide puisqu'il faisait froid la nuit.

Le lendemain, avant de commencer le travail, on nous a communiqué le règlement à observer dans le camp :

- Une seule ration d'eau est acheminée chaque jour jusqu'à la tente de chaque famille. Aucun supplément sauf cas particulier.

- Seuls ceux souffrant d'incapacité de travail bénéficient d'un seul repas par jour livré à midi.

- Les enfants entre huit et douze ans doivent intégrer l'école de Zaatari.

- En cas d'urgence le point de rassemblement est devant le portail principal.

- Toutes les dix familles ont droit à une seule salle d'eau.

- En cas d'extrême urgence, s'adresser au cabinet médical.

Les jours se succédaient et se ressemblaient. Notre travail au camp était pénible, mais nous avions de moins en moins de cas graves et de réfugiés. Tous les matins nous nous réveillions, nous prenions un petit déjeuner tout simple. Mon père regagnait ensuite son cabinet et moi, mon école. Ma mission là-bas était d'assister la maîtresse de la deuxième classe élémentaire, *Sawsane*, une veuve âgée d'une quarantaine d'années. Elle avait perdu son époux dans la guerre et devait alors entretenir seule sa fille. Malgré tout ce qu'elle endurait dans la vie, elle avait un bon cœur et elle gardait toujours le sourire.

À trois heures de l'après-midi, je terminais mon service à l'école, je filais à la tente pour me changer, puis j'allais au grand centre commercial. Là-bas je prenais mon déjeuner avec les autres adolescents et j'écoutais leurs histoires. Chadi à quinze ans avait perdu sa petite sœur dans la guerre suite à l'explosion de l'école du quartier. Noha, une fille pleine de grâce avait perdu la parole suite au choc subi après la mort de sa mère. On l'a sauvée et amenée dans ce camp voici un an. D'innombrables garçons

et filles avaient vieilli avant l'âge à force de passer des épreuves difficiles qu'ils n'auraient pas dû endurer. Là-bas nous pouvions entendre beaucoup de ces histoires. Toutes ces histoires étaient à l'image de l'immense tragédie.

Parmi ces tristes histoires, il y avait celle de mon amie préférée, Kifah : Samira était plus jeune que moi de deux ans, mais elle était posée et rationnelle. Son père était resté deux ans en captivité. Après maintes tentatives, son oncle a fini par l'aider à s'évader et l'emmener avec la famille dans le camp de Zaatari. Au début, ils menaient une vie difficile, ils n'avaient pas d'argent, mais ils sont parvenus à se débrouiller. Le père fut embauché infirmier au cabinet. Je l'ai rencontré une fois lorsque je suis allée voir mon père. Oncle Labib était un homme plein de bonté et de courtoisie. Samira et moi passions la plupart du temps ensemble, nous nous entraidions dans le travail et subvenions aux besoins des résidents avant de passer voir nos parents le soir. Enfin nous allions nous coucher pour nous retrouver le lendemain matin.

Malgré le caractère pénible de notre travail et la vie difficile, le sourire des gens et leur reconnaissance envers nous nous faisaient oublier notre fatigue voire notre épuisement...

J'étais extrêmement heureuse en aidant ces gens-là. J'avais bien aimé ma vie là-bas jusqu'à ce jour maudit du 21 août. Des nouvelles terribles nous parvinrent ! Une attaque chimique contre la ville de Ghouta en Syrie a fait des centaines de victimes. La plupart étaient des civils innocents. Le gaz utilisé était celui de Sarin qui attaque le système nerveux et cause la mort. Le nombre de victimes était extrêmement élevé. Une hécatombe !

L'image à la télévision de ces enfants et ces jeunes gens atterrés, forcés à rendre leur dernier soupir, à dire adieu à la vie,

était extrêmement atroce!

Les hôpitaux étaient submergés par des cas d'asphyxie et de décès. La solution était d'appeler des médecins assistants accessibles de partout. Mon père fut appelé pour partir une semaine à Ghouta.

Ce jour-là j'ai pleuré comme je ne l'avais jamais fait de ma vie. J'ai dit au revoir à maman et papa sachant que cela pourrait être la dernière fois que j'embrassais ma mère ou que mon père me prenait dans ses bras! Qui sait quel danger renfermerait ce gaz et quel pourrait être son impact! Qui pourrait savoir où serait le prochain endroit attaqué? Qui pourrait savoir s'ils trouveraient qui les aider en cas de malheur ?

Les idées noires me taraudaient, mais enfin j'ai prié Dieu pour me ramener ma mère et mon père sains et saufs.

Le lendemain, ils s'en sont remis à Dieu. Une petite caravane portant ma mère et mon père, oncle Labib et le chauffeur Bassam avec les assistants responsables de distribuer les vivres se dirigeait vers Ghouta.

La deuxième semaine passait très lentement. Je dormais chez Samira et sa mère, dans leur tente, et nous poursuivions nos activités ensemble. Tous les soirs à dix heures, nous communiquions avec nos parents par téléphone quand nous parvenions à avoir du réseau ou à les trouver tout simplement disponibles. Ils nous rassuraient à leur propos mais aussi au sujet de leurs patients. Sauver toutes les victimes était difficile mais non pas impossible la plupart du temps. Cependant, beaucoup d'entre eux n'avaient pas de chance; ils rendaient l'âme alités à l'hôpital, laissant derrière eux leurs familles et leurs êtres chers. Nous espérions toujours les revoir le vendredi 30 août si tout se passait bien.

Le mercredi nous avons reçu un appel de mon père nous informant qu'oncle Labib avait été atteint d'une balle à la cuisse gauche. Il fut secouru, bien soigné, mais comme il avait perdu beaucoup de sang et que sa blessure était assez profonde, il ne pourrait remarcher qu'après un bon bout de temps. C'est pourquoi ils devraient rentrer dès le lendemain soir pour lui assurer le repos nécessaire. Ce jour-là était infernal, surtout pour Samira, qui n'avait pas cessé de pleurer son père, qu'elle ne pouvait même pas voir pour l'aider. Lorsqu'elle le vit le lendemain dans un fauteuil roulant, elle éclata en sanglots si bien que son père vint la retrouver, lui essuyer les larmes et la rassurer à son sujet. Leurs retrouvailles étaient si poignantes.

Nous rentrâmes chez nous le dimanche 1^{er} septembre 2013.

Nombreuses sont les leçons que j'ai tirées de ce voyage. Malgré l'amertume et la dureté de cette expérience, j'ai pu en tirer profit pour l'avenir. Les mères m'ont ainsi appris la tendresse, les victimes, la faculté de supporter la douleur. L'orgueil m'a appris la modestie ; le besoin, le contentement. Les orphelins m'ont appris l'espoir dans un avenir meilleur ; les enfants, l'innocence ; les désespérés, l'espérance. J'ai appris que l'être humain n'a de valeur que par le sacrifice et l'abnégation...

مرّة هي العبر التي نستخلصها من الرحلات

" لا تلمس النار و إلا أحرقت يدك "

من منا لم يسمع هذه العبارة عندما كان طفلاً صغيراً لا يميز بين الصواب و الخطأ أو الخير و الشر ؟ و لكن من منا لم يدفعه فضوله للمس هذه الشعلة الملتهبة البراقة رغم تحذير الكبار ؟ و من منا لم يجهد باليكاء من ألم أصابعه المحترقة ؟ و من منا لم يعد أمه ألف وعدٍ بعدم تكرار هذا الخطأ ؟

مرّة هي العبر التي نستخلصها من الرحلات. و مرّة هي الرحلات التي نمر بها في الحياة. و لا شك أن لكلّ رحلة مغزى و درس ، و في كلّ درس حكمة يستقيها الإنسان خلال رحلته في الحياة.

و تتنوّع رحلاتنا ، فمنها ما تكون رحلة علم يرتوي فيها من بحر المعرفة أو رحلة دينية يتقرب فيها من خالقه و يتأمل الكون العظيم أو رحلة حب يعشق فيها كلّ دمة تنهمر من عين الحبيب. و خلالها نعيش لحظات متناقضة كالحزن والسعادة ، اللقاء و الوداع ، الثواب و العقاب ، الحياة و الموت. و لا بدّ من أن تترك هذه المشاعر أثراً تحفر في ذاكرة الإنسان ، و قد تساهم في تكوين شخصيته.

كنت جالسة مع أسرتي في غرفة المعيشة أقرأ كتاباً عندما دق جرس الباب. أسرع أخي الصغير وفتحته و تبعه أبي، فنادرأ ما نتلقى زواراً بدون سابق اتصال. كان خلف الباب رجل طويل القامة ، نحيل الجسم يرتدي سترة سوداء و يمسك بيده حقيبة من الجلد البني. بدا على وجهه بعض علامات التوتر.

استقبله أبي و رحب به: " السلام عليكم يا أستاذ تيسير. كيف حالك و كيف حال أسرتك؟" ابتسم الأستاذ تيسير و قال: " الجميع بخير الحمد لله" ثم التفت إلى أخي و اتسعت ابتسامته: "يا لك من نسخة طبق الأصل عن أبيك ! كيف حالك يا بطل؟ ". ابتسم يوسف و صافحه قائلاً: "أنا بأحسن حال يا عم". ضحك الجميع ثم دخلوا غرفة المعيشة حيث كنت منتظرة مع أمي ظهور الضيف. رحبت به أنا و أمي ثم طلب أبي مني و من أخي الذهاب لغرفتنا ليتحدث هو وأمي مع تيسير على انفراد.

لطالما أعجبت بوالدي و افتخرت بهما. فأبي طبيب جراحة. عمله هو إنقاذ الأرواح و إراحة المتألمين . و رغم أن ذلك يشغله عنا في بعض الأحيان إلا أن فرحه بنجاحه في عملية صعبة تنسيني همومي و أحزاني. و تفرحني أكثر حكاياته عن المرضى الفقراء الفرحين بالشفاء الداعين له بالخير وطول العمر. أما أمي فهي طبيبة أسنان، وعلاقتي بها ليست تلك العلاقة التقليدية فهي بمثابة أختي و معلمتي و صديقتي و ملاكي. و لا يتوقف عملها مع انتهاء ساعات العمل. و لا تطلب إجازة لتستريح . و هي لا تكلأ أو تتعب و لا تستسلم مهما واجهتها الصعوبات. و لا تفارق ابتسامتها الحنونة وجهها مهما شعرت بالضيق .

أكملت قراءة كتابي في غرفتي و ذهب أخي للعب في غرفته. دار حديثهم لأكثر من ساعة وكان بإمكانني سماع همسات أصواتهم من وقت إلى آخر. و فتح الباب أخيراً و رحل تيسير بعد وداعنا... يومها، لم أعر اهتماماً لهذه الزيارة أو أفكر قط بما أراده هذا الرجل الغريب من والدي. و لم أعرف حينها أن هذه الزيارة ستغير حياتي.

في الأسبوع التالي اجتمعت الأسرة حول مائدة الطعام لتناول الغداء. كانت أمي هادئة على غير عادتها شاردة الذهن. كان أخي أول من يخترق الصمت يتذمره من الطعام كعادته: "لماذا طبخت السمك يا أمي فأنا لا أحبه! أريد أن أكل اللحم فقط أنا أكره..." "منذ الآن سنأكل كل ما يقدم لنا و نشكر الله على نعمه فبعض الناس لا تجد هذا الطعام الذي تشتكي منه!" صاح أبي مقاطعاً أخي و لفت انتباه الجميع إليه. أغلق عينيه و أخذ نفساً عميقاً، ثم فتحهما و قال بهدوء: أنا أعتذر عن الصراخ. هيّا نكمل تناول الغداء فأنا و أمكما لدينا ما نخبركما به.

دقائق مرّت كأنها ساعات، اجتمعنا في غرفة المعيشة و بدأ أبي بالحديث: "منذ بضعة أيام أتى أحد الأصدقاء لزيارتنا، الأستاذ تيسير. هو يعمل في إحدى الجمعيات الخيرية المتخصصة في إرسال المساعدات للاجئين في أنحاء العالم. و قد تمّ اختياري أنا و أمكما للذهاب لمدة شهر إلى مخيم للاجئين السوريين للقيام بمساعدات طبية للمصابين بالحرب."

مرّت لحظات و كأنها أيام، صدمتني الحقيقة. و إذا بعينيّ تمثلنان دموعاً ما لبثت أن انهالت على وجنتي فارتيمت في حضن أمي راجيةً منها عدم الذهاب. فقد اجتاحت الرعب كياني و شلّ تفكيرِي. و كيف لي ألا أخاف و

والديّ على وشك الذهاب إلى مكان دمرته الحرب و دمرت معه قلوب من أحبوه ؟ كيف ذلك و الصواريخ تتساقط على البشر كمطر الشتاء ؟ كيف و قد أحرقت نار الكره الآلاف من الأبرياء و أشعلت رغبة الانتقام في قلوب المظلومين؟

لطالما اندهشت بما يمكن للبشر فعله بقطعة من الحديد . و لمقدرة الأخ على قتل أخيه لأجل أمور سطحية أو اختلاف بسيط في الرأي. و من يقتل طفلاً ضعيفاً بريئاً كان كل أمله في الحياة العيش بسلام في كنف عائلة آمنة. يا حسرتي على دموع الأطفال اليتامى ، والأمهات التكالي ، والأرامل المفجوعات .

نظرت إلى أمي ثم إلى أبي ، معلنة : "سوف آتي معكما للمساعدة ! "

يوم الأربعاء الموافق 31 من تموز 2013 ، و بعد كثير من الإقناع و الإلحاح ، وصلت أنا و والديّ إلى مدينة المفرق في الأردن. استقبلنا هناك أحد مسؤولي المؤسسة لاصطحابنا إلى المخيم في شرق المدينة. كان يرافقه سائق السيارة و هو أحد سكان المخيم ، عرّف نفسه باسم بسام. في الطريق حكى لنا قصته : " عشت حياتي كلها في دمشق و لم أتخيل ولم أرد أبداً الخروج منها ، كانت نعم الأرض وتحضن نعم الناس ، لكن حياة البشر عجيبية وتحمل متناقضات جمّة! في العام الماضي استطعت بمعجزة الهرب مع زوجتي وولديّ ، بعد أن انفجر الحي الذي كنا نعيش فيه و سقط أخي الأكبر ضحية.و كما ترى الآن أنا أعمل سائق سيارّة داخل المخيم و قليلاً ما أخرج منه.نعيش عيشة بسيطة و لكنني أحمد الله على سلامة عائلتي ، لا أريد شيئاً آخر سوى السلامة ! "

Ne joue pas avec le feu sinon tu te brûlerais les doigts! 101

شرح المسؤول بعد ذلك الجدول المخصص لوالديّ. وهو أن يعمل 12 ساعة يومياً في عيادة المخيم على فحص اللاجنين الجدد و إسعاف المصابين. و في الحالات الطارئة يمكن استدعاءهما للمساعدة في بعض المدن السورية. أما أنا فيتراوح عملي بين المساعدة في المدرسة و توزيع المؤن و البيع في متجر. بعد ساعتين من الشرح المستمر ، و قفت السيارة أمام باب أسود حديديّ سرعان ما فتح لنا ، و هالني ما رأيت!

مخيم الزعترى أشبه بالمدينة ، شوارعها عبارة عن ممرات ضيقة، بيوتها خيام باهتة اللون متشابهة ، أرضها تراب و أهلها يائسون ، محبطون... وقد لاحظت دكاكين صغيرة وبعض المكاتب الإدارية. كان هناك مجموعة من الأولاد في سن السابعة تقريباً يلعبون بكرة مصنوعة من الجوارب السوداء. أما الأولاد الأكبر سنّاً فكانوا يساعدون آبائهم في ترتيب الخيام ونقل الوجبات الغذائيّة ، كما البنات يساعدن أمهاتهنّ في إعداد الطعام والقيام بالواجبات المنزلية.

و رغم اختلاف أعمار الأطفال و أشكالهم يجمعهم تشابه كبير ، فقد سلّبت منهم طفولتهم ، ضحكاتهم و ابتساماتهم و ذكرياتهم و متعتهم ، سلّبت رغبتهم في الحياة. حتى إنّ بعضاً منهم ابتعد قصراً عن أهله... فقد أجبرتهم الحرب و ظروف الحياة الصعبة على النضج قبل أوانهم و أخفى التراب و التعب ملامح براءتهم.

تمّ توصيلنا إلى خيمتنا التي لم تختلف عن غيرها في الحجم أو الشكل. كانت فارغة باستثناء ثلاثة مراتب و بعض الأدوات البسيطة و مصباح واحد

للإنارة. كانت خالية من أي أجهزة إلكترونية أو وسائل ترفيه أخرى. وضعنا حقائبنا وتهيأنا لليلة غير مريحة و باردة فقد كان الجو بارداً ليلاً.

في الصباح التالي وقبل بدء العمل تمّ إعلامنا بقوانين المخيم :

- يتم توصيل حصة مياه يومياً إلى خيمة كلّ أسرة و ممنوع زيادة الحصة إلاّ في حالات خاصة.

- يتم توفير وجبة يومية للأشخاص الغير قادرين على العمل فقط و يتم تسليمها عند الساعة الثانية عشرة.

- على الأطفال من سن الخامسة إلى سن الثانية عشر الالتحاق بمدرسة الزعتري .

- في حالة الطوارئ يتم التجمع أمام البوابة الرئيسية.

- كلّ عشر أسر تشغل دورة مياه واحدة.

- في حالة الإصابة الحرجة يتمّ التوجه للعيادة.

و مضت الأيام، كان عملنا في المخيم شاقاً ولكن الحالات الحرجة خفت و مجيء اللاجئين قلّ. كنا نستيقظ كلّ صباح، نتناول فطوراً بسيطاً ثمّ ينتقل واديّ إلى العيادة ، و أنا إلى المدرسة. كانت مهمتي هناك مساعدة معلمة الصف الثاني "سوسن"، سوسن أرملّة في الأربعين من عمرها، مات زوجها في الحرب و ترك لها مسؤولية الاعتناء بابنتها التي لم تبلغ العاشرة بعد. و رغم قساوة الحياة عليها إلاّ أنها طيبة القلب و بشوشة الوجه.

في الساعة الثالثة، ينتهي دوامي في المدرسة، أذهب إلى الخيمة لأغير ملايسي و أنطلق إلى المتجر الكبير. هناك، أتناول غذائي مع المراهقين الآخرين و أستمتع إلى حكاياتهم. شادي الذي يبلغ الخامسة عشرة من عمره فقد أخته الصغيرة في الحرب بعد أن تم تفجير مدرسة الحي. ونهى، فتاة كالورد فقدت قدرتها على الكلام بعد صدمة وفاة أمها و لكن تم إنقاذها و إحضارها إلى المخيم منذ سنة. الكثير الكثير من الأولاد و البنات الذين نضجوا قبل أوانهم، وعاشوا ظروفًا صعبة ما وجب أن يعيشوها! تسمع هناك الكثير، وكلّ الحكايا تعكس صورة المأساة الكبيرة.

و كانت بين القصص و الحكايات الحزينة، حكاية كفاح صديقتي المفضلة: كانت سميرة أصغر مني بعامين و لكنها تتسم بالرزانة والعقلانية. بقي أبوها في الأسر لمدة عامين و بعد محاولات عديدة، استطاع عمها تهريبه و العائلة إلى الزعتري. في البداية حياتهم كانت صعبة حيث أنهم لم يكونوا يملكون مالاً و لكن تم تدبير حالهم بعد أن وظف أبوها ممرضاً في العيادة. قابلته مرة، عندما كنت في العيادة أزور أبي. فالعم لبيب رجل طيب القلب و عذب اللسان. أنا وسميرة نقضي معظم وقتنا معاً، نساعد بعضنا في العمل و نتفقد احتياجات المقيمين و نزور و الدينا في المساء. ثم نخلد إلى النوم و نلتقي في اليوم التالي.

رغم شقاء العمل و صعوبة المعيشة، كانت ابتسامة الناس و شكرهم لنا تنسينا تعبنا و إرهاقنا... كنت سعيدة للغاية وأنا أساعد هؤلاء الناس و أحببت حياتي هناك كثيراً. حتى جاء اليوم المشؤوم. 21 آب، وصلت أنباء مخيفة. حدث هجوم كيميائي على مدينة الغوطة في سوريا ، وقع ضحيته المئات، معظمهم أبرياء. كان الغاز المستخدم هو غاز الأعصاب الذي يسبب التسمم

العصبي المميت. كان عدد المصابين كبيراً للغاية و الضحايا يسقطون واحداً تلو الآخر. الصور على شاشة التلفاز كانت مريعة لشباب و أطفال ملقيين على الأرض يقطعون أنفاسهم الأخيرة و يودعون الحياة . كان هناك عجز في المستشفيات و زيادة في عدد المصابين و حالات الاختناق و حتى حالات الوفاة. و الحل هو طلب أطباء معاونين من كل مكان قريب، فتمّ استدعاء والدي للسفر أسبوع إلى الغوطة.

بكيت يومها كما لم أبك في حياتي، و ودعت أبويّ مدركة أنها قد تكون آخر مرة أقبل فيها أمي أو أحتضن فيها أبي. فمن يدري مخاطر الغاز و من يدري مدى كثافته؟ من يدري أين أو متى سيكون الهجوم التالي؟ من يدري إن كانا سيجدان من يساعدهما إذا أصابهما مكروه ؟ استوطنت الأفكار السوداء في عقلي و لكن في النهاية صليت لله و سألته عودة أبويّ إلي بالسلامة. في اليوم التالي توكلنا على الله و انطلقت قافلة صغيرة إلى الغوطة مؤلفة من أبي و أمي و العم لبيب و السائق بسام مع المساعدين المسؤولين عن توزيع المؤن.

مضى الأسبوع التالي ببطء شديد. كنت أبيت فيه مع سميرة و أمها في خيمتهما و نتابع نشاطاتنا معاً. و كلّ مساء في الساعة العاشرة كنا نتواصل مع أهلنا على الهاتف إذا توفر إرسال أو إذا كانوا متفرغين. كانوا يطمئنونا عن حالهم و عن المرضى. كان إنقاذ الكثير من المصابين صعباً و لكن ليس مستحيلاً في معظم الأوقات ، و لكن لم يحالف الكثير منهم الحظ فكانوا يموتون في سرير المستشفى تاركين وراءهم عائلاتهم وأحبابهم ، وكنا على أمل اللقاء بهم يوم الجمعة 30 آب إذا جرت الأحوال بشكل جيد.

يوم الأربعاء، تلقينا اتصالاً من أبي يخبرنا أنّ العم لبيب قد أصيب بطلقة رصاص في فخذه الأيسر. تمّ إسعافه و الاعتناء به بشكل جيد و لكن بسبب

Ne joue pas avec le feu sinon tu te brûlerais les doigts! 105

فقده الكثير من الدم و بسبب إصابته البليغة، لن يقدر على المشي لفترة من الزمن و لذلك سيكون عليهم العودة ليلة الغد ليحظى بالراحة الكافية. مرّ هذا اليوم كالجحيم على الجميع خصوصاً سميرة التي لم تتوقف عن البكاء على أبيها الذي لا تستطيع حتى رؤيته أو مساعدته. و عندما رأته في اليوم التالي على كرسي متحرك انهالت نحيباً حتى جاءها أبوها و مسح دموعها و طمأنها على حالته. كان اللقاء بابنته مؤثراً جداً.

عدنا إلى ديارنا يوم الأحد الأول من أيلول 2013.

كثيرة هي العبر التي استقيتُها من هذه الرحلة ، فبالرغم من مرارة التجربة و قساوتها ، استطعت أن أجمع زاداً للمستقبل ، فتعلمت من الأمهات الرفق ، و من المصابين قدرة التحمّل ، و من الكبر التواضع ، و من العوز القناعة ، و من اليتامى الأمل بغدٍ أفضل، و من الأطفال البراءة، و من اليائسين الرجاء، و أنّ قيمة الإنسان لا تُدرك إلاّ من خلال التضحية، و تقديم المساعدة...

1^{er} prix
CATÉGORIE > 2nde / 1^{re} / T^{le}



Dayan Darwish

Classe de 1^{re}

Grand lycée franco-libanais - Mlf -

Achrafieh

Beyrouth

Liban

Aïn ε*

« Mademoiselle! Mais qu'est-ce que vous faites mademoiselle? Vous êtes folle de grimper sur ce palmier! Quel âge avez-vous? Est-ce possible que vous soyez aussi négligente de votre vie? Descendez mademoiselle, s'il vous plaît. Descendez. »

Je l'ai entendu. Vraiment, je l'ai entendu mais je ne suis pas descendue. Je n'avais pas encore terminé.

« Merci 'amo, mais je vais bien. Ne t'inquiète pas lui dis-je, je dois arriver au sommet. »

Me voilà arrivée. Merveilleux est le mariage de couleurs : l'étendue de verdure enlacée par l'or infini du désert. La voix de 'amo me réveille. N'a-t-il pas encore perdu espoir?

« Je vais bien 'amo.

– Qu'est-ce que tu faisais là-haut, petite? »

Je souris.

« Je cherchais! » Il se dit sans doute que j'ai perdu la tête. Et il a peut-être raison.

« Qu'est-ce que tu pourrais être en train de chercher au sommet d'un palmier en plein milieu de l'oasis de Terjit! »

Je ris.

* La traduction de la nouvelle en langue française est suivie de sa version originale en langue arabe.

« Plein de choses. Nous avons perdu tant de choses dans cet oasis 'amo. Mais nous n'avons pas encore perdu l'espoir. Les arbres de Terjit cachent en eux ce que nous cherchons tous – ce que je cherche. Ces arbres nous tiennent vivants... Je cherche! »

Secouant la tête, 'amo me regarde. Il s'éloigne de plus en plus. Nous nous reverrons sans doute.

Je suis à Fès – à l'université Qaraouiyyine. Fascinant est le parfum de la science et de l'histoire. Un cheikh algérien, un rabbin marocain et un moine tunisien s'approchent de moi. Nous nous asseyons tous autour de la fontaine d'eau.

« Les choix sont la base de la vie. L'Homme choisit entre le bien et le mal. Tel est le message de la Torah. »

« La Bible raconte comment le Créateur a restauré l'humanité perdue dans ce monde à travers Jésus-Christ. »

Je souris. Il est beau ce mot, non ? L'humanité.

« Al Salamou Alaykom », troublée, je regarde le Cheikh. Il se met à rire.

« Le message du Saint Coran est la paix universelle. »

La paix ? L'humanité ? La bonté ? De quoi parlent-ils ?

« N'oublie surtout pas que la Religion est au service de l'Homme » me disent-ils et je suis soudainement comblée par un sentiment d'humanité. J'oublie souvent la grandeur de la pensée de l'Homme.

« Les volcans sont passionnants. Ils ne surgissent avec l'accord de rien ni de personne. Comme les gens. J'aime bien comparer les gens avec la nature... Ah mais que tu es jeune, toi aussi ! Qu'est-ce que tu fais là ? »

Je l'admire. Elle est si jolie, ravissante. Elle a les yeux verts,

la peau brune tachée de boue. Elle a un voile rose sur la tête. « Je cherche! » je lui dis. Elle me demande ce que je cherche.

« Je cherche ce que nous avons perdu ; mais je sais que je vais finir par le retrouver. »

Nous regardons le soleil toutes les deux. Le soleil se couche.

« Tu finiras par retrouver ce que tu cherches... Nous sommes constamment en état de recherche et cela ne s'arrête pas. Comme le soleil qui revient chaque jour espérant trouver la lune qui l'attend. »

Le volcan de Kartala s'apprête à jaillir.

« Et le soleil retrouve-t-il la lune? » Je demande à la femme comorienne.

« Oui, mais le soleil ne le sait pas. L'amour est redoutable, solennel, tu ne trouves pas? »

Je suis au sommet de la plus grande pyramide des pyramides de Gizeh. Je regarde plus bas : il y a un homme et une femme érythréens, et deux autres couples djiboutiens et libyens. La femme libyenne pleure en voyant son père déchirer un de ses livres.

« S'il te plaît, papa. S'il te plaît arrête. » Ça fait mal au cœur d'entendre ses cris.

« Tu n'as pas besoin de ces sottises! » Elle le regarde, s'abstenant de lui répondre.

« Le savoir est fait pour les hommes. » Cela fait encore plus mal.

« Marché conclu! Ma fille se mariera avec ton garçon » l'homme érythréen dit au djiboutien. Sa fille est paralysée, elle regarde droit devant elle. De l'autre côté, la fille djiboutienne n'arrive même pas à faire deux pas sans tomber. Je me demande ce qui lui arrive.

J'entends soudain la voix d'une femme proche de moi. Elle

crie, elle hurle.

« Vous attendez quoi ! Vous attendez quoi encore ? »

Nous la regardons tous. Sa présence me rend heureuse.

« Révoltez-vous ! Révoltez-vous contre cette réalité misérable !
N'acceptez pas, ne vous taisez pas ! Révoltez-vous, les filles ! »

Ses larmes coulent sur son visage.

C'est elle la Mère du Monde. Je la connais. C'est elle Masr,
Oum El Douniya.

Il y a un mur devant moi. De chaque côté de ce mur, je trouve
un homme soudanien. Ils sont silencieux, tristes.

« Vous n'allez vraiment rien dire, là ? »

Ils me regardent et me demandent ce que je fais là.

« Je cherche ! » Je leur dis. Ils me demandent ce que je cherche.

« Je cherche ce que nous avons perdu. Vous n'avez rien à dire,
vous ? » J'attends.

« Tu apprendras, au fil des années que l'Homme aura toujours
quelque chose à dire mais il n'aura pas toujours la chance de s'ex-
primer.

– Non. Je refuse cette réalité. »

Je leur demande :

« Dites, c'est quoi la différence entre vous deux ? »

Ils se regardent et ne trouvent aucune différence. Parce qu'en
effet, ils sont pareils.

« Alors pourquoi chacun de vous est-il d'un côté ? » je de-
mande de nouveau.

Ils me disent que le pays est divisé et qu'il n'est plus possible
de s'unir au sein de notre patrie aujourd'hui.

Douloureuse réalité. Je la refuse. Je dois chercher encore.

J'ai faim. Il y a un morceau de pain dans ma poche.

Je porte une longue robe que quelqu'un est en train de tirer dans le bas. C'est un petit garçon. Il est maigre, très maigre. Il me regarde avec ses gros yeux, un regard poignant. Je meurs. Il a faim, il veut du pain. Je lui donne tout le morceau ; il le prend et il se met à courir vers ses amis.

Ils se le partagent entre eux. Ils sont dix au moins.

J'allais manger tout le morceau toute seule. Il y a une femme à mes côtés.

« Ça fait combien de temps qu'ils n'ont pas mangé ? je lui demande.

– Une semaine, au moins. C'est de la torture elle me dit. »

La vie est un conflit violent. Les enfants sont innocents, purs... qu'ont-ils fait à la vie pour mériter cela ? J'espère qu'ils n'ont pas mal. Ils sont si jeunes, si petits. *Voici la Somalie.*

Non. La mortalité infantile n'est pas la Somalie. Je refuse cette réalité.

Je suis à Sanaa. Il y a du feu autour de moi, il n'y a pas beaucoup de monde, mais je cherche quand même. Je cherche jusqu'à mon arrivée à Eden où flamboie le feu.

« Qu'est-ce que vous faites ? » Un homme me demande en criant.

Je me retourne vers lui.

« Je cherche ! Je crie à mon tour.

– Le feu est en train de tout détruire ! Qu'est-ce que vous cherchez ici ! Allez-vous en, éloignez-vous de là ! » Je lui demande où aller.

« Partez ! Le Yémen n'est plus le Yémen heureux qu'il était auparavant. Fuyez avant que ça ne soit trop tard ! »

« Si nous nous enfuyons tous, qui va défendre le pays? La terre? » Je lui demande, sous le choc :

Quel pays, quelle terre! Il n'y a plus rien de cela. Vite, allez-vous en, vite! »

Je suis dans une voiture luxueuse. Je m'approche du chauffeur, il me regarde d'un air maussade.

« Ne vous approchez pas un centimètre de plus. »

Je le regarde, surprise. La voiture s'arrête, je descends.

Je suis devant un grand château qui m'emporte dans un monde de contes de fées. Les portes s'ouvrent et je rentre. Des garçons courent dans tous les sens, pas de filles, rien qu'un grand festin... et une piscine. L'eau de cette piscine est de couleur pétrole. Serait-ce possible que ces garçons soient en train de nager dans du pétrole? Je dois être en train de rêver.

Ils gravitent et tournent autour de la pierre noire et se sentent comblés de joie et de foi. Voici la liberté de croyance, de croire en ce que et qui l'on veut. De tourner et graviter comme nous le voulons parce que nous sommes libres dans nos croyances et aucun être sur cette terre peut nous opprimer ou nous juger. Nous sommes libres tant que nous respectons l'autre et ses croyances. Je tourne avec eux autour de la pierre noire. Voici la Qa'aba. Ici, c'est la Mecque. Je tourne pendant des heures et je ne perds pas l'espoir.

« Tu es qui, toi? » Quelqu'un m'adresse la parole, l'air strict.

« Et qu'est-ce que tu veux, toi? » je demande avec toute confiance. Il s'approche de moi, je m'éloigne.

Sa présence m'inquiète. « D'où viens-tu? » Il demande.

« En quoi est-ce que cela te concerne ? » Je demande aussi. Il lève son arme et s'approche de moi. Je ne m'éloigne pas mais cette fois, je m'approche.

« Tu me menaces avec une arme ? » Il s'éloigne.

« Tu me menaces avec la mort ? C'est tout ce que tu as ? » Il disparaît.

Il ne sait pas ce que je cherche. Il ne sait pas qu'ici, ces menaces sont vaines. Qu'ici, ça ne marche pas comme ça. Dans ce monde... mon monde... ces pays, mes pays... c'est différent. Très différent.

Ils gravitent et tournent autour de la pierre noire et se sentent comblés de joie et de foi. Il y a de bons croyants, ceux qui donnent un goût meilleur à leur religion, leur croyance. Et d'autres ignorants. Ceux qui menacent avec la mort, les armes. Ceux qui ont mal compris la vie. La religion, c'est différent.

Je cherche encore. Je vais sans doute trouver ce que j'ai perdu dans cette foule.

« Je ne l'ai pas trouvé », je murmure à moi-même.

« J'ai cherché partout, je n'ai rien trouvé. »

Un homme de grande taille s'approche de moi ; je ne peux pas voir son visage clairement, il m'offre un sourire.

« La patience assure la victoire » me dit-il.

Je pense. « Parfois, le silence est la plus éloquente réponse. »

Cet homme me raconte des histoires – sa présence me rassure. Nous parlons de la vie, des proches, de la mort. Les jours passent, s'envolent et je ne m'en aperçois même pas.

« J'ai tant de questions à vous poser encore... mais je dois m'en aller. Il est temps de vous quitter. J'ai oublié pourquoi je

cherche... je commence à perdre ma volonté. »

Nous contemplons ensemble les premières lueurs du jour. Cela me rappelle la jeune fille comorienne.

« Saviez-vous que le soleil revient tous les jours espérant trouver la lune ?

– Le soleil ne s’attend plus à retrouver sa lune parce que le soleil sait que la lune est là pour l’aimer et le servir. »

Je lui demande pourquoi ne restent-ils donc pas ensemble.

« Comment les hommes vivraient-ils si c’était le cas ? Le soleil sait que sans cette routine les hommes ne pourraient se réchauffer, alors tous les deux sacrifient leur amour au nom de l’Homme, et pour nous rendre épanouis. »

Je pense à ce qu’il me dit.

« Et est-ce qu’ils se reverront un jour ? » Il hoche la tête.

« Tu dois persévérer dans tes recherches. N’oublie pas que tu fais ça pour eux. Que l’amour que tu as envers ton peuple soit ta clé et ton chemin, la source des grâces pour eux et pour toi » me dit-il.

« Mon peuple... parmi eux certains tuent, d’autres pleurent.

– Rappelle-les. Dis-leur qu’il n’y a rien de plus nocif que ce qui nous ruine, comme le sang versé à aucun prix et pour aucune cause, qui finit par raccourcir la durée de vie de l’État, et qui met la terre entre les mains de ceux qui ne la méritent pas. »

Il est si sage.

« Quel est votre nom ? »

C’est ma dernière question.

« Je suis le gouverneur le plus sage de toute l’Histoire. Allez-y, vite, le temps passe ! »

À bientôt, l’Euphrate.

Je suis dans la bibliothèque d'Ebla. Deux hommes s'approchent de moi. Un brun aux yeux verts comme les oliviers, l'autre blond comme le blé d'Alep. Leur apparence retrace l'histoire de la littérature et de la poésie. Nous prenons un thé ensemble, et nous nous mettons à écrire comme d'anciens amis.

« Le secret de notre tragédie est que nos cris sont plus hauts que nos voix, et nos lames plus grandes que notre taille. Nous prétendons à la civilisation mais nous ne sommes rien que des ignorants. » Il me dit.

« Nous sommes prisonniers de ce que nous aimons et de ce que nous voulons être. »

« Nous sommes les prisonniers de notre pensée. Nous sommes le présent et le futur. Nous sommes les grands du passé. Nous sommes l'espoir lorsqu'on perd l'espoir ; mais nous sommes incapables de parler : communiquer est devenu lourd et loin de nous. Nous sommes devenus des pierres fermes, mais le vent nous pousse là où il veut. » Je leur dis.

« Ouvrez la porte du savoir et de la culture, vous êtes sauvages aux yeux du monde. » dit l'un.

« Nous avons besoin d'une nouvelle génération humaine. » Je leur dis encore.

« Mais méritons-nous vraiment cela ? »

« Nous méritons cela parce qu'Elle est notre dame, notre cause. Nous méritons la vie grâce à elle et pour elle. »

Je vois, pas loin, des familles sans abri, des enfants qui pleurent, des parents qui n'en peuvent plus. Telle est notre tragédie.

Je laisse les littéraires dans leur monde rempli de versets et je m'en vais. Si seulement nous étions tous citoyens dans le monde des poèmes... l'humanité perdue s'y cache.

Les majestueuses montagnes du sud m'entourent. Le parfum des pins et des cèdres me rafraîchit l'âme. Je renaïs. Je regarde autour de moi, il n'y a rien que du brouillard. Ce sentiment de fierté, de dignité et de sécurité en temps de guerre me rend heureuse. Ça n'arrive qu'ici, entre ces montagnes, dans ce sud. J'en suis certaine. Je regarde plus loin, un jeune homme s'approche de moi. Il sourit et je perds mon équilibre. Qui es-tu? Je me demande mais pour une raison que j'ignore, il m'entend et me répond.

« Tu cherches... n'est-ce pas? »Je dis oui.

« Qu'est-ce que tu cherches, petite... Tu es le début, la fin, et sans toi l'histoire n'aurait pas lieu. Sans toi il n'y a ni poèmes ni mots. Est-ce que tu te cherches toi-même? C'est ça que tu cherches? »

Il s'approche de moi et pour la première fois, je me sens entre de bonnes mains. C'est ce que j'appelle le bonheur temporaire.

« Je cherche ce que nous avons perdu. Je n'ai toujours pas perdu l'espoir. » Il sourit à nouveau...

« Ces montagnes ont résisté, comme toi, et ont cherché. La source de leur existence est leur résistance. »

Il me raconte les histoires des cèdres et du sol rouge. Je suis éblouie par ses histoires et par lui.

« Tu t'approches », me dit-il, et soudainement il n'est plus là. Il meurt. Je vois un homme fuir au loin. Sommes-nous destinés à cela? Résister, supporter et toujours finir par mourir? Le destin de la nation et du peuple font un.

Je suis au sommet d'Al Aqsa. Je cherche encore. Je sens que j'ai enfin trouvé ce que nous avons perdu. Ceci est sans doute le sentiment de la victoire, son goût. Ici la pureté, la sainteté. Ici les

histoires, les débuts. Tous les débuts. Je regarde autour de moi : c'est un désert. Il n'y a que les échos des artilleries et des roquettes. Je n'ai rien trouvé... j'avais tort.

Je me rappelle du rabbin, du cheikh, du moine, de 'amo, de la fille comorienne, de la mère du monde, des deux soudaniens. Les enfants, les poètes, le sage et le jeune homme qui m'a laissée, ainsi que celui qui m'a menacée.

J'ai vu et vécu tant de choses, mais j'ai gardé espoir et j'espère trouver ce que nous avons perdu ici. J'ai encore la force, la confiance, l'audace. Mon rêve ne s'est pas encore réalisé. Mon peuple a été consommé, a perdu et s'est perdu lui-même. Mais nous sommes encore patients, nous résistons encore. Les espoirs sont les mêmes, le rêve aussi, même avec le goût amer de notre réalité. *Amer savoir celui qu'on tire du voyage...* Un jour nous rêvons, le sourire sur les lèvres... et un autre jour nous faisons face à l'impossibilité et à la démesure. Nous heurtons notre destin et la réalité du peuple. Nous voyons devant nous ceux qui ont vendu la nation, et ceux qui y tiennent encore. Il y a parmi nous ceux qui ont tout donné, et ceux qui ne donneront jamais rien.

J'ai tant rêvé d'un temps durant lequel je pouvais montrer à mes enfants cet endroit lointain mais saint. Ça fait mal de se retrouver loin de ce que nous aimons, de ce qui nous est cher. Je ne peux pas dire grand-chose. Je ferme les yeux, ce silence est délicieux. C'est le vent de la nation, de la loyauté. Nous sommes de nature, contradictoires entre nous-mêmes...

Par où et par quoi commencer? Est-ce que les mots peuvent vraiment traduire nos sentiments les plus profonds, avec tous leurs sens cachés en nous? Racontons-nous nos rêves comme nous les rêvons? Ou ne sont-ils que des illusions?

C'est beau de rêver. Mais ce qui est encore plus beau, c'est d'être une femme arabe qui ose rêver. Malgré les maux, la dureté de la vie, nous rêvons. Malgré la laideur de tout, nous rêvons. La vérité douloureuse est devenue le secret des commencements. Notre réalité et notre vérité ne s'inscriront pas seulement dans les livres d'histoire, mais dans chaque mur, chaque coin. Partout. Et à jamais. Notre terre racontera nos histoires au monde.

Quant à moi... que puis-je dire de moi? Malgré tout cela je cherche. Je cherche tant de choses. Je cherche le secret de l'union, l'espoir, le temps, la volonté. L'Humanité. La foi est toujours là, la confiance aussi.

Quant à moi, déchirée comme la nation... Je cherche ma nation après que nous l'avons étranglée avec nos idées noires et notre division.

Et je vais chercher, et chercher encore, jusqu'à ce que le rêve devienne réalité.

ع

كم عمرك؟ هل !ماذا تفعلين يا سيّدي؟ أجنتت؟ تتسلّقين هذه النخلة !”سيّدي إنزلي” ...يعقل أن تكوني مسنّهرة بحياتك هكذا؟ إنزلي يا سيّدي أرجوك ...شكرا عمّو” لم أكن قد إنتهيت بعد .حقًا سمعته و لكنني لم أنزل .سمعته و لكنني بخير، لا تخف ” .يجب أن أصل إلى القمّة .أقول و أنا أتسلّق بعد عليّ.”

أخضر الأشجار الكبيرة ممزوج مع لون .أنظر حولي .ها أنا وصلت أنا ”ألم يفقد الأمل بعد؟ .صوت عمّو في الأسفل يوقظني .الصحراء البنيّ .بخير عمّو

كنت ” يقول لي فأبتسم ”ماذا كنت تفعلين يا صغيرة؟ .و أخيرا نزلت” .ربّما هو على حقّ .ينظر إليّ و كأنني جننت ”!أبحث

.هناك الكثير” .أضحك ”؟!عماذا تبحثين على قمّة نخلة في وادي ترجيت” أشجار ترجيت .و لكننا لم نفقد الأمل بعد .فقدنا الكثير في هذا الوادي يا عمّو أنا ...ما زالت تخبّي هذا الشئ الذي فقدناه، فما زالت تبقينا على قيد الحياة حتما سنلتقي ...ينظر عمّو إليّ و يهزّ برأسه، أراه يبتعد أكثر فأكثر ”!أبحث مجدّداً.

يقترّب .جميلة هي رائحة العلم و التاريخ .جامعة القرويين—ها أنا في فاس يجلس كلانا حول .منّي شيخ جزائري، حاخام مغربيّ و راهب تونسيّ .نافورة المياه

هذه رسالة .يختار المرء إمّا خيرا أو شرّا .الحياة عبارة عن خيارات” .التوراة

يسرد الكتاب المقدّس كيف استعاد الخالق الانسانية المفقودة على الأرض ”

جميلة هي كلمة الإنسانية. أبتسم "من خلال يسوع
 إن رسالة القرآن الكريم " يضحك. أنظر إلى الشيخ متحيرة "السلام عليكم"
 "هي السلام بين البشر
 السلام؟ الإنسانية؟ الخير؟ عن ماذا يتحدثون؟
 "لا تنسى ذلك أبدا. فالأديان هنا لخدمة الإنسان. لا تضللي نفسك"
 أنسى أحيانا كم الإنسان عملاق في . يقولون لي و فجأة أشعر بإنسانيتي
 فكره.

أحب أن أشبه الناس .كالناس .نحن لا نعلم متى نشور . "مشوقة هي البراكين
 "ماذا تفعلين هنا؟! صغيرة أنت... بالطبيعة
 عيناها خضراوان و بشرتها سمراء، ملطخة . هي جميلة، فاتنة : أنظر إليها
 أقول لها "أنا أبحث" . هناك عمامة زهرية اللون على رأسها بالوحد
 "أبحث عن ما أضعناه و لكنني أعرف أنني سأجده" .تسألني عن ماذا
 نحن في بحث ...ستجدينه يوما ما" .حان موعد الغروب .ننظر إلى الشمس
 "فهي تعود كل يوم أمله أن تجد القمر منتظرا .كالشمس .مستمر لا يتوقف
 .نعم" .أسأل الفتاة القمرية "و هل تجد القمر؟" .يبدأ بركان القرطالة بالهيجان
 و يفور البركان. "مهيب هو الحب، أليس كذلك؟. و لكنها لا تعلم

أنظر إلى الأسفل، هناك رجل و .أنا على قمة الهرم الأكبر من أهرام جيزه
 المرأة الليبية تبكي و هي ترى .امرأة اريترين و آخرين من جيبوتي و ليبيا
 تتمرّق قطعة من قلبي "أرجوك توقّف، أرجوك يا أبي" .أباها يمزق كتابها
 .تنظر إليه فتسكت "أنت لست بحاجة إلى هذا الغباء" .عند سماع صراخها
 .تزيد كلماته عمق جرحها "العلم للرجال"

ستنزّوج " يقول للرجل الجيبوتي "اتفقنا إذا،" يلفتني صوت الرجل الارترى
 ألقى " .ابنتي من ابنك
 هي نظرة على ابنته
 مخدّرة، تنظر أمامها، إلى الفراغ
 يا .ثم تمشي خطوتين و تقع .تنهض .الفتاة الجيبوتية تمشي خطوتين ثم تقع
 ترى ما بها؟
 إنتو ناظرين إيه؟ " .تصرخ و تصيح .فجأة أسمع صوت امرأة واقفة بجانبني
 ثوري !ثوري يا بنت .يسعدني حضورها .ننظر كلنا إليها "إناظرين إيه؟
 ثوري يا !تنحرميش !تسكتيش !ثوري و ما تقبلش !على الواقع تبعك ده
 .تصرخ و الدموع تسيل على وجهها "ابنت، ثوري
 مصر أم الدنيا . هذه هي مصر .أعرفها .هذه أم الدنيا

هما .على كلّ صعيد من هذا الجدار رجل سوداني .أمامي جدار من الشبك
 يسألني واحد .كلاهما ينظر إليّ "ألن تقولا أيّ شيء؟" .صامتان، حزبان
 أبحث عن ما " .يسألاني عن ماذا .أقول لهم "أنا أبحث" .منهم ماذا أفعل هنا
 سنتعلمين مع العمر أنه دائماً ما " .أنتظر "ألا يوجد ما تريدان قوله؟ .أضعناه
 و لكن غالباً ما لن تتسنّى له الفرصة .يكون للمرء الكثير الذي يريد قوله
 لماذا كلاكما من " .أقول له "أرفض هذا الواقع" .أعبس " .للتعبير عن نفسه
 .أسألها "جهة؟"

أسأل "ما الفرق بينكما؟" .يقول أحدهم " .منقسمة مقسمة :هذه بلادنا"
 .و هو حقاً لا يوجد أيّ فرق بينهما .ينظران إلى بعضهما فلا يجدان أيّ فرق
 يردّان بأن الوطن قد إنقسم و لا .أسأل مجدداً "فماذا كلاكما من جهة؟"
 .مجال للوحدة فيه في هذه الأيام
 يجب عليّ أن أبحث بعد .أرفضه .أليم هو الواقع

أنا. أشعر بإرضاء الذات. أبحث في جيبي فأجد قطعة خبز. أشعر بالجوع أنظر فأجد فتى صغير. هناك شيء يشده من الأسفل. أرتدي ثوبا طويلا هو جائع. أنا أحتضر. نظرة مؤلمة. ضعيف ينظر إليّ بتلك العينان الكبيرتان أنظر و. يريد الخبز؛ أعطيه القطعة الموجودة بين يدي، يأخذها و يركض. أراه يتقاسمها مع على الأقل عشرة أولاد من عمره. كنت. أوافقها الرأي. تقول لي امرأة و هي تأتي من هناك. "الجوع كافر" "كم مرّ من الوقت منذ آخر مرّة أكلوا فيها؟". ساكل القطعة كلّها بمفردي كلّ حرف من كلماتها "..." أسبوع على الأقل". أسأل أملة ألا يؤلمني الجواب. يعذبني. الحياة... و لكن ما ذنب الأولاد؟ هم أبرياء، طاهرون. الحياة صراع عنيف هذه هي. "فهم صغار... أصلي كي لا يشعروا بالألم. فقرة و مؤلمة". الصومال أرفض. و لا وفيات الأطفال. الجوع و العذاب ليسوا ميزة الصومال. كلّ هذا الواقع.

لا يوجد. النار حولي تلتهب. أمشي بعض الكيلومترات و أصل إلى صنعاء. أبحث حتى وصولي إلى صهاريج عدن. الكثير من الناس و لكنني أبحث أسمع "ماذا تفعلين يا صغيرة؟". هي أيضا تحترق و لكن النار لا توقفني. أصبح بدوري "أنا أبحث". رجل يصيح فأستدير نحوه. إذهي فالوضع! عمادا تبحثين و النار تقضي على الأخضر و الياض؟" إذهي من هنا، أتركي هذه الأراضي. "أسأله إلى أين أذهب" "ليس أمنا هنا". أهربي قبل فوات الأوان. فاليمين لم تعد بلد أمانة و سعيدة. أيّ وطن تذكريه. "أسأله مصدومة" "إن هربنا كُننا فمّن سيدافع عن الوطن؟" هيا! "إلا وطن بعد الآن! أهربي قبل أن تختفي أنت أيضا! أنت؟"

لا تقتربي " .أقترب من السائق فينظر إليّ عابسا .أجد نفسي في سيارة فخمة أمامي .ما خطبه؟ تتوقّف السيارة فأنزل .أنظر إليه بإندهاش " .أكثر من ذلك أمشي عليها حتى الوصول إلى مدخل قصر يدكرني .سجادة حمراء طويلة تفتح الأبواب و أدخل فأجد الفتيان يركضون .بالأميرات و القصص البَنَاتِيَّة هناك بركة يسبح فيها بعضهم و لكنها .في كل مكان و سفرة لا نهاية لها أيعزل أن يسبح هؤلاء .لون المياه فيها أزرق كالنفت .ليست بركة مياه الصغار بالنفت؟ لا بدّ أنني أحلم.

يدورون و يلقون حول الحجر الأسود فيشعرون بالسعادة الداخلية و قَمّة أن نؤمن بمن أو ما .هذه هي حرية المعتقد، أن نعتقد كما نشاء .الإيمان أن ندور و نلفّ كما نشاء لأننا أحرار بفكرنا و ليس لأحد على هذه .نشاء نحن أحرار ما دمنا نحترم الآخرين و .الأرض أن يحكم علينا أو يقمعا هذه هي مكّة .هذه هي الكعبة .أنا أدور معهم حول الحجر الأسود .معتقداتهم أدور لساعات و ساعات و لا أفقد الأمل .المكرّمة

أسأل و " و ماذا تريد أنت؟" .أسمع من يخاطبني و هو صارم "من أنت؟ من أين " .وجوده يشعرنني بالخطر .يقترّب منّي فأبتعد .بكلّ ثقة بالنفس يرفع سلاحه و يقترّب .أسأل أيضا " و ما لك أنت؟" .يسأل مجددا "تأتين؟ أتهدّدي " .يبتعد .أسأله "أتهدّدي بالسلاح؟" .لا أبتعد؛ بل أقترب منّي .يختفي "الموت؟ أهذا ما لديك؟

يدورون و يلقون حول الحجر الأسود فيشعرون بالسعادة الداخلية و قَمّة

هؤلاء الذين يعطون للدين . فمنهم من أحسن و الطف المؤمنين ... الإيمان
 مذاقا آخر يجذب حتى من لا يؤمن بدينهم
 هؤلاء الذين يهددون بالسلاح و بالموت و . و منهم من الجاهلين الجهالة
 هؤلاء الذين يدعون القوة
 إن الدين تعاطي و الإيمان
 لعنني أجد ما أضعناه بين هذا الحشد . ما زلت أبحث

"لقد بحثت في كل مكان و لم أجده" . أتمتم لنفسي " . "لم أجده
 بيتسم لي . لا يمكنني رؤية وجهه بوضوح . يقترب مني رجل طويل القامة
 أحيانا يكون الصمت في الرد الأكثر " . أفكر " . إن الصبر يضمن النصر "
 بلاغة

تمرّ . نتحدّث عن الحياة و الأحياء و الموت . يحدثني و أشعر بالطمئينة
 أودّ أن أسأل الكثير بعد و لكن يجب عليّ أن " . الأيام و لا أشعر بها قط
 فالمعنى يختفي مع كلّ دقيقة و الإرادة ... نسيت لماذا أبحث أصلا ... أبحث
 " ... ترافقه

ينظر كلانا إلى مطلع الشمس فأندكر الفتاة القمرية . حان وقت الفجر
 ينظر إليّ الرجل "أتعلم أنّ الشمس تعود كلّ يوم أمله أن تجد القمر منتظرا؟"
 إنّ الشمس لم تعد تنتظر القمر لأنّها تعرف أن القمر هنا " : الحكيم و يقول لي
 " . لخدمتها و حبّها

كيف لسكان الأرض أن يتدفقوا إن لم تعد " . أسأله لماذا لا تبقى معه إذا
 الشمس؟ هي عليمه بأنّه من دونها لا مجال للإنسان بالمثابرة و بالحياة
 " . فضحّي بحبّها و بحياتها لإسعاد البشر
 . يحرك رأسه مؤكدا " و هل ستلتقي بحبيبها مجددا؟ " . أفكر بما يقوله لي

نمي في قلبك شعور . لا تنسي أنك تفعلين ذلك لهم . عليك المثابرة ببحثك "
 "الحب لشعبك و اجعلي الحب هو مصدر العطف و النعم لهم
 " أقول له . و البعض الآخر يبكي ..مضى البعض من شعبي يقتل "
 ذكرهم بأنه ليس هناك شيئاً أكثر ضرراً من هذا الذي يجلب . إذا ذكرهم "
 إن هذا . من الدم الذي يسفك عمدا فيقصر حياة الدولة . الخراب للواحد منا
 "تذكرني و ذكرهم . الدم سيضعف الأمة فيمررها إلى أياد أخرى
 ...كم هو حكيم . أنظر إليه بعجب
 . هذا سؤالي الأخير "لن تبوح لي بإسلكك؟"
 "امع السلامة . اذهبي فالوقت يداهمك . "أنا أعدل حاكم رآه التاريخ
 إلى اللقاء يا نهر الفرات ...

واحد أسمر نو شعر البني، يرتدي . يقترب مني رجلان . أنا في مكتبة إبلا
 الآخر أبيضاني، ذو . عيناه خضراوان كأشجار الزيتون . نظرات مستديرة
 .مظهرهما يحكي قصص التاريخ و الأدب و الشعر و الرقي .شعر فاتح
 .نشرب الشاي معا و نكتب الشعر كالأصدقاء القدامى
 .السر في مأساتنا أن صراخنا أضخم من أصواتنا و سيفنا أطول من قامتنا"
 كلفنا إرتجالنا خمسين ألف خيمة . لقد لبسنا قشرة الحضارة و الرّوح جاهليّة
 يقول أحدهم . "جديدة
 لكنّ فينا هُدهدأ يُلمي على زيتونة . "نحن أسرى ما نحبّ وما نريدُ وما نكونُ
 يقول " ...المنفى بريده... عادت إلينا من رسائلنا رسائنا ، لنكتب من جديد
 .الآخر
 نحن .نحن عمالقة البارحة .نحن اليوم و نحن الغد ...نحن أسرى أفكارنا"
 .الأمل حين نفقد الأمل
 أصبنا .فالتعبير بات أمرا بعيدا عنّا و عن عاداتنا .و لكننا نعجز عن الكلام

أقول لهم "كالحجر صامدين و لكن يلقي الهواء بنا أينما شاء
الناس يحسبونكم نوعا من جربوا أن تقرؤوا كتابا. إغسلوا أفكاركم"
ماذا. المكان يضيق في الرؤيا وينكسر الزمان". يقول أحدهم "الذئاب
يسأل الثاني "ماذا ترى في صورة الظل البعيدة؟... ترى
أقول لهم " ما زلت أبحث"
نريدُ جيلا يفلح الأفاق وينكشُ التاريخَ من جنوره. نريدُ جيلاً غاضباً"
نريد جيلا قادما مختلف الملامح لا يغفر الأخطاء. وينكشُ الفكرَ من الأعماقُ
يقول أحدهم " نريد جيلا رائدا عملاقا. لا ينحني لا يعرف النفاق. لا يسامح
"لكن أنستحقَّ حقاً؟ أنستحقَّ فرصة جديدة؟". أقاطعه " نريد جيلا إنسانيا"
يقول أحدهم " نستحق، لأنها سيدتنا، نستحق الحياة"
نرى أمهات و نرى أطفالا تكي. نرى قريبا منا عائلات مشردة دون مأوى
هذه هي مصيبة هذا الشعب. هذه هي مصيبتنا. أباء عجزوا
يا ليتنا كلنا مواطنون. أترك الأدبيين في عالمهما المليئ بالضروب و الأبيات
فلا إنسانية إلا هناك. ... في وطن الأدب

ها أنا. رائحة الصنوبر و الأرز تعشني. جبال الجنوب الشامخة تحيط بي
جميل هو شعور الفخر. أنظر حولي و الضباب أينما درت. أنتفس من جديد
أنظر بعيدا فأرى شاتبا في أول طلعتة. و العزة و الأمان في زمان الحرب
من أنت؟ أسأل نفسي و لكن لسبب ما. بيتسم و تنومني ضحكته. يقترب مني
أهز براسي. يسألني " ليس كذلك؟... أنت تبحتين". أجهله بسمعي فيرد
فانت البداية و النهاية و من دونك لا قصة و لا... عما تبحتين يا صغيرة"
"تبحتين عن نفسك؟ أهذا هو ما تبحتين عنه؟... مغزى و لا شعر و لا حياة
ما زلت أبحث " . المؤقتة... هذه هي السعادة. يقترب مني و أشعر بالأمان
بيتسم مجددا تلك الإبتسامة " ما زال الأمل هنا. عن ما أضعناه و فقدناه

لعلّ سبب وجودها اليوم أنّها ... هذه الجبال قاومت مثلك و بحثت " .السحرية
 به و —أنا مندهشة .يسرد عليّ قصص الأرز و التراب الأحمر " قاومت
 أرى شابا .يموت .و فجأة يمضي .يقول لي " .لقد إقتربت منه" .بالقصص
 .الإحتمال و الموت .أهذا هو دربنا؟ الصمود و الموت .بالزيتي يهرب بعيدا
 مصير الوطن و الشعب واحد .

و أشعر بأنني قد وجدت ما أضعناه .ما زلت أبحث .على قمة الأقصى أنا
 هنا الروايات و .هنا الطهارة و القداسة .هذا هو حتما الشعور بالنصر
 لا يوجد إلا صدى المدفعية و .صحراء :أنظر حولي .البدايات كلّها
 كنت مخطئة . . .لم أجد شيئا .الصواريخ

أتذكّر عمّو و الفتاة القمرية و أمّ الدنيا و .أتذكّر الحاخام و الشيخ و الراهب
 أتذكّر الرجل الحكيم .أتذكّر الشعراء .أتذكّر الأولاد .الرجلين السودانيين
 أتذكّر الذي هدّدي .أتذكّر الرجل الذي مضى .العادل

ما زلت .رأيت الكثير و عشت الكثير و ما زلت أمله أن أجد ما فقدناه نحن
 ضاع و أضاع .فشعبنا إستهلك و إستهلك .جريئة و حلمي لم يمض بعد
 و ما زالت الآمال نفسها و الحلم .و لكن ما زال صامدا .خضع و أخضع
 ففي .مرّة هي المعرفة التي نجنيها ما السفر .نفسه؛ حتّى بعد مرارة الواقع

يوم من الأيام نحلم و البسمة على وجوهنا، و في آخر نصطدم بالواقع المرّ
و اليأس
نصطدم بواقع شعوبنا و وطننا و بهؤلاء الذين تخلّوا عن الوطن و .الشديد
الهويّة مقابل هؤلاء الذين يصمدون رغم الألم و الوجع.

حلمت بزمان أدلّ فيه أولادي على ذلك المكان البعيد، ذلك المكان المقدّس
أعجز .البعد الذي فصلني عن حلم ما زلت أوّمن به :ها أنا أذكر البعد مجدّدا
هذا هو هواء الوطن المفقود .أتلذذ بصوت الهواء .أغمض عينيّ .عن الكلام
نحن في طبيعتنا متناقضين مع .هواء الأمل و الولاء .الحاضر أمامي
فماذا إذا حلّ علينا الصمت و البلاء؟ ماذا إذا بدأت النهاية و ما ...أنفسنا
زالت أرواحنا متعلّقة بأعماق القصّة؟

فبماذا أبدأ و ماذا أقول؟ و هل للكلمات حقّا قوّة نقل الفكرة كما نريد
ترجمتها؟ بكلّ معانيها المختبئة فينا؟ هل يخرج الحلم من فمنا كما نحلمه
حقّا؟ أوليست الروح هي مقرّ الحلم الذي لا مكان له غيرها؟ جميل هو الحلم
و الأجل بعد أن أكون امرأة عربيّة تجرؤ على الحلم.
نحن نناضل...رغم الوجع و رغم المرارة و الحقيقة المحزنة الكئيبة
أصبحت الحقيقة المؤلمة سرّ البدايات .نناضل...رغم بشاعة الواقع و أزماته
و النهايات

هذه الحقيقة التي لن .رغم قساوتها ما زالت حقيقتنا أجمل حقيقة كتبت للزمن
هذه هي الحقيقة الشاملة العالميّة الدنياويّة .بترسخ في كتب التاريخ و قط
.أما أنا؟ فماذا عنيّ؟ ماذا عساي أن أقول؟ رغم كلّ ذلك ما زلت أبحث
ما زلت ...أبحث عن شرارة الأمل و عن سرّ الوحدة .أبحث عن الكثير
أبحث و لم يزل الإيمان حاضرا.

أما أنا الممرّقة، أما أنا تلك الفتاة الممرّقة، بحجم الوطن الممرّق، أبحث عن
و. وطن يحتضنني بعد أن خنقناه بأنفسامنا و تشرذمنا و جهلنا و سوادنا
سأبقى أبحث و أبحث إلى أن يصبح الحلم حقيقة.

La Mission laïque française remercie les équipes enseignantes et les élèves des établissements qui ont participé au concours de nouvelles 2014-2015.

Grâce à leur implication, ce concours compte maintenant plusieurs années d'existence et leur participation est sans cesse plus nombreuse.

Le Lycée français-Mlf d'Al Khobar et l'École française internationale de Djeddah en Arabie Saoudite, l'École Internationale section française de Shenyang, l'École Jules-Verne Mlf - EDF de Taishan, l'École Mlf - PSA de Wuhan, l'École RCWMlf-Renault - China/Wuhan - Mlf, l'École Mlf - Psa de Xiang Yang en Chine, le Centre scolaire français à Okpo, l'École Mlf La Fontaine - Total à Ulsan en Corée du sud, le Lycée international Jean-Mermoz à Abidjan en Côte d'Ivoire, le Lycée français - Mlf d'Alexandrie, le Lycée international Honoré de Balzac au Caire, la Section française de la MISR Language School - Mlf du Caire en Égypte, le Lycée français - Mlf - Pierre Deschamps d'Alicante, le Collège français de Reús, le Lycée français - Mlf de Séville, le Lycée français de Castilla y León - Mlf de Valladolid en Espagne, l'École Mlf - Areva à Aiken, l'École franco-américaine de Chicago, la Section française d'Awty International School - Mlf de Houston, l'École franco-américaine à San Diego, le Lycée international franco-américain de San-Francisco aux États-Unis, l'École Areva - Mlf de Rauma en Finlande, l'École Mlf - Renault à Chennai en Inde, l'École française Mlf - Lycée Victor-Hugo de Florence en Italie, l'École Danielle-Mitterrand à Erbil en Irak (Kurdistan d'Irak), le Grand lycée franco-libanais - Mlf - Achrafieh à Beyrouth, le Lycée Abdel-Khader de Beyrouth, le Lycée franco-libanais - Mlf Nahr-Ibrahim - Al Maayssra - Jounieh, le Lycée franco-libanais Mlf Alphonse de Lamartine de Tripoli au Liban, le Lycée français - OSUI d'Agadir, le Groupe scolaire OSUI Louis Massignon à Casablanca, le Groupe scolaire OSUI Jacques Majorelle de Marrakech, le Lycée OSUI André-Malraux de Rabat, le Groupe Scolaire OSUI Le Détroit de Tanger au Maroc, l'École française Total - Mlf à Yangon à Myanmar, le Lycée français - Mlf de Stavanger en Norvège, l'École d'entreprise Total à Aberdeen au Royaume-Uni, l'École française Mlf - PSA de Kalouga en Russie, l'École française Mlf Bouygues à Ashgabat au Turkménistan, l'École Mlf - Total de Puerto La Cruz au Vénézuéla

Le Lycée Maurice Genevois à Bressuire, le Collège Jean Rostand à La Rochefoucauld, le Collège Camille Guérin à Poitiers, le Collège Édouard Grimaud à Rochefort, le Collège Georges David à Mirebeau, le Collège Gérard Philipe à Niort de l'académie de Poitiers

À tous un grand merci.

La Mission laïque française remercie les équipes enseignantes et les élèves des établissements qui pour la première année, ont participé au concours de nouvelles 2014-2015 en langue arabe.

Le Lycée français Mlf d'Al Khobar, l'École française internationale de Djeddah en Arabie saoudite, le Lycée français - Mlf d'Alexandrie, la Section française de la MISR Language School - Mlf du Caire en Égypte, International Concept for Education à Dubaï aux Émirats Arabes Unis, le Grand lycée franco-libanais - Mlf - Achrafieh à Beyrouth, le Lycée franco-libanais - Mlf Nahr-Ibrahim - Al Maayssra - Jounieh, le Lycée franco-libanais Mlf Habbouche-Nabatieh - Mlf à Nabatieh, le Lycée franco-libanais Mlf Alphonse de Lamartine de Tripoli au Liban, le Lycée français - Osui d'Agadir, le Groupe scolaire Osui Louis Massignon à Casablanca, le Groupe scolaire Osui Jacques Majorelle de Marrakech, le Lycée Osui André-Malraux de Rabat, le Groupe Scolaire Osui Le Détroit de Tanger au Maroc

À tous un grand merci.

La Mlf remercie également toutes les personnes qui, grâce à leur contribution, permettent à ce concours d'exister :

Les membres du jury en langue française, Alain Attali, président de ce jury, Claude Ronxin, Candace Bensignor, Claire Briandet, Lara Bur-Delorme, Jocelyne Cannard, Anne Denizot, Valérie Sauvageot, Monique Vignet, Yasmine Sadjji, Pierre Janin, Jean-Pierre Lemaire

Les membres du jury en langue arabe, Bruno Halff, président de ce jury, Marie Laurenzin, Habib Selmi

Les équipes pédagogiques ainsi que les élèves qui ont travaillé et permis la traduction des nouvelles primées.



9 rue Humblot - F - 75 015 Paris
Téléphone : +33 (0) 145 786 171
Télécopie : +33 (0) 145 784 157
E-mail : accueil.mlf@mlfmonde.org
www.mlfmonde.org

Directeur de publication

Jean-Christophe Deberre

Directeur de la rédaction

Michel Bur

Secrétariat de rédaction et suivi d'édition

Marie Noaille

Conception et réalisation graphiques

Alexis Oukkal

Couverture

Caspar David Friedrich, 1818 - *Le Voyageur contemplant une mer de nuages* (Kunsthalle, Hambourg) -
Cybershot800i

Impression

Lettering





CONCOURS DE NOUVELLES 2015

La Mission laïque française organise un concours annuel de nouvelles à destination de l'ensemble de son réseau d'établissements dans le monde ainsi que les établissements des académies partenaires. Il a pour vocation de mobiliser les élèves autour d'un projet pédagogique d'écriture.

Cette année, en plus de la langue française (trois catégories : 6^e-5^e, 4^e-3^e et 2nde-1^{re}-terminale), le concours s'est ouvert à la langue arabe (deux catégories : 4^e-3^e et 2nde-1^{re}-terminale).

L'une des spécificités de ce concours est de proposer une formule ou une citation qui tienne lieu d'incipit et qui puisse être exploitée littérairement par des élèves d'âge très différent. C'est ainsi que le sujet de la présente édition a comme point de départ une citation de Charles Baudelaire : « Amer savoir, celui qu'on tire du voyage! ».

Association à but non lucratif créée en 1902 et reconnue d'utilité publique dès 1907, la Mission laïque française crée et gère des écoles, collèges et lycées dans le monde. Elle agit en faveur de la diffusion de la langue et de la culture françaises, en particulier par un enseignement à caractère laïque et interculturel. Ses établissements scolaires font partie intégrante du réseau des établissements français à l'étranger.